CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES
UNE PIÈCE PAR SEMAINE.

MAGASIN THÉATRAL ILLUSTRÉ

A LA LIBRAIRIE THÉATRALE
BOULEVARD SAINT-MARTIN, 12



LA FARIDONDAINE

DRAME MÊLÉ DE CHANT ET DE MUSIQUE NOUVELLE, EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX,

DE MM. DUPEUTY ET BOURGET

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 30 DÉCEMBRE 1852.

La musique du chant de **M. ADOLPHE ADAM**; la musique du drame de **M. A. DE GROOT**;

LE COMTE DE MONTBRILLANT	MM. ALFRED BARON.
ANDRÉ, garçon jardinier; plus tard, capitaine dans les chasseurs de Vincennes	LUGUET.
ANSELME, jardinier-fleuriste	CHERI-LOUIS.
CHANTERELLE, fabricant de boutons	BOUTIN.
CAMPAGNOL, chevalier d'industrie	H. VANNOY.
COLIBRI, apprenti chez Chanterelle	COLBRUN.
DESROSIERS, médecin	A. PEUPIN.
ALZA, membre d'une Société de chant	MARCHAND.
CLAIR-DE-LUNE, ouvrier en boutons	LANSOY.
UN LIEUTENANT	CORDIER.
UN CHAMBELLAN	DORVILLE.
UN CHASSEUR	BRUEL.
UN BOURGEOIS	QUINCHE.
CASCARO / FRANÇOIS	HECTOR.
JOSEPH / UN DOMESTIQUE	H. FERDINAND.
MARIE, fille d'Anselme	Mmes HEBERT MASSY.
LOUISE, fille d'Anselme	JOUVANTE.
NICOTTE, domestique chez Chanterelle	DELPHINE BARON
ADRIENNE, ouvrière en boutons	BLIGNY.
GERVAISE PLANTIN, fermière	ASTRUC.
UNE OUVRIÈRE	MORIN.
DIDINE	La petite MARIA FRANK.
UNE BOUQUETIÈRE	DUBOIS.

Bourgeois, Chanteuses, Paysans, Paysannes, Chasseurs, Lieutenants, Soldats.

ACTE I.

Premier Tableau.

LE NID DE LA FAUVETTE.

Chez Anselme à Saint-Mandé.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉ, *puis* LOUISE.

ANDRÉ, *au dehors*. Oh! ohé! oh! ohé! (*Il tient un sac d'argent.*) Comment, personne dans la maison?

LOUISE, *sortant du pavillon*. Ah! c'est André! Enfin, le voilà de retour.

ANDRÉ. Me voilà! Bonjour Louise!

LOUISE. Comme vous avez tardé aujourd'hui!

ANDRÉ. Ah! c'est qu'il y a une course de Saint-Mandé à Paris, et de Paris à Saint-Mandé. Et Cocotte commence à se faire vieille; mais c'est égal, la journée a été bonne, je n'ai rien rapporté du marché aux fleurs. (*Mouvement de Louise.*) Que de l'argent. — Et Marie, je ne la vois pas...

LOUISE. Marie! vous n'avez donc pas vu passer le joueur d'orgue?... elle a couru après. Oh! ils la connaissent bien, c'est leur meilleure pratique.

ANDRÉ. Toujours la même! c'est une chanson perpétuelle que c'te Marie, et depuis qu'elle croit que son parrain Chanterelle lui a appris la musique...

LOUISE. Elle vous fait des Tra, la, la, la, du matin au soir.

ANDRÉ. En v'là un d'original que ce Chanterelle, et qui ferait mieux de s'occuper un peu moins de musique et un peu plus de sa fabrique de boutons. Enfin, c'est égal; heureusement que j'ai tenu bon sur la consigne que m'a donnée votre père, monsieur Anselme, quand il est parti. « Surtout, a-t-il dit, que ma petite Marie n'aille pas chez son parrain » Et elle n'y va plus du tout, je m'en flatte. — Tenez, mam'selle Louise, allez me porter ça à la caisse.

LOUISE. O mon Dieu! il est lourd! faut pas mal de coups de bêche et de boutures d'œillet pour arrondir un sac comme ça.

ANDRÉ, Oh! les coups de bêche ça me regarde. Pauvre bonne Louise, chère Marie! me voila pourtant le père de deux beaux brins de filles. En attendant que le vrai revienne, ce brave Anselme, dont j'ai encore reçu des nouvelles avant-hier, et quelles nouvelles!... Enfin, bouche close devant elles! Elles sauront toujours ça assez tôt.

LOUISE, *rentrant*. Dites donc! la v'là! Elle revient avec un tas de petits cahiers de deux sous, elle a dévalisé le marchand de chansons. Ne la grondez pas trop... elle a tout pris.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE. *Elle entre en lisant dans un petit cahier.*

Non, non, non, monseigneur,
Qui me dites gentille...
Car je suis pauvre fille,
Et j'ai promis mon cœur.

Elle est très-jolie celle-là, je l'apprendrai.

LOUISE. Eh bien... elle ne dira pas bonjour à André!

MARIE, *cachant ses cahiers*. André! — Ah! vous voilà, monsieur! eh bien, vous êtes gentil! s'attarder comme ça! revenir par le gros du jour!...

ANDRÉ. C'est vrai, je suis tout en nage.

MARIE, *à Louise*. Mais va donc lui chercher un verre de vin.

LOUISE. Tiens! et moi qui n'y pensais pas...

MARIE. Aussi, c'est bien fait, pourquoi vous entêter à ne pas prendre un autre garçon?...

ANDRÉ, *s'asseyant sur le banc à gauche*. Ce qu'on fait par soi-même est le premier gagné.

MARIE. C'est ça! travailler du matin au soir; et les jours de marché, partir au milieu de la nuit, ce n'est pas vivre ça, c'est se tuer.

ANDRÉ. Bah! bah! on a été soldat en Afrique, et on sait ce que c'est que les marches de nuit.

LOUISE, *qui est revenue avec une bouteille et un verre qu'elle place près d'André, sur le banc*. Moi,

je suis sûre que mon père vous grondera bien fort quand il sera de retour. (*Elle s'assied près d'André.*)

ANDRÉ, *souriant*. Il me grondera? .. tenez, je ne crois pas!... quand monsieur Anselme partit, il y a un an tout à l'heure, pour ce long voyage... dont vous apprendrez plus tard le motif, il vous confia à votre bonne vieille tante qui vous avait élevées. Mais il y a six mois qu'elle est morte, cette pauvre Thérèse, — et il n'y a plus ici pour conduire la maison que vous... et moi.

MARIE. Hélas! après notre père, la vieille Thérèse était toute notre famille.

ANDRÉ, *ému et timide*. C'est vrai, moi je ne suis que votre garçon jardinier... et quant à vous offrir de remplacer votre famille par quelqu'un de mes parents, c'était assez difficile, car, vous le savez, la pauvre femme qui m'a servi de mère est morte, et je n'avais que ça! Mais vous aviez grandi sous mes yeux, mesdemoiselles, et quand orphelin moi-même, je vous vis comme ça, toutes seules et presque abondonnées, il me sembla que le pauvre père absent me disait : André, tu as été soldat, tu as de l'honneur, eh bien, jusqu'à ce que je revienne, André, sois leur frère!...

MARIE. Et il faut bien le dire, la nature nous eût donné ce frère-là, qu'il n'aurait pas eu pour nous un attachement plus pur et plus sincère!...

LOUISE. Oh! oui, c'est bien vrai!

ANDRÉ. Ainsi, mesdemoiselles, voilà qui est dit. Je suis le chef de file de la famille... et attention à la consigne, car vous me devez obéissance.

MARIE, *au milieu, malicieusement*. Et la pourrait-on connaître un peu votre consigne?...

ANDRÉ. C'est de me laisser faire, ici, à ma guise, sur le chapitre du travail. J'ai bon pied, bon œil, des bras d'acier et le cœur content... si avec ça on ne faisait pas l'ouvrage de deux!... et puis n'êtes-vous pas là, ma bonne Louise, ma jolie Marie? Deux vraies fourmis pour l'ordre et le travail, (*A Marie.*) et pourvu que la fourmi ne se change pas trop souvent en cigale...

MARIE. Bon! allez-vous encore me reprocher mes chansons... mes chères chansons! Tenez, c'est plus fort que moi... quand j'entends la fauvette et le rossignol, il me semble qu'ils me donnent une leçon; et un jour que mon parrain m'a menée au concert... un grand concert...

LOUISE. Marie!

MARIE. Ne vous fâchez pas, André, ni toi non plus, bonne Louise... vous m'avez dit que je n'avais pas de voix, c'est possible, je vous crois, je me suis fait une raison... je vous jure que je ne veux plus penser qu'au jardin. Tenez, je m'en vais arroser le plant de verveine... vous voyez bien, André! (*Elle lui tend la main.*)

ANDRÉ. A la bonne heure... c'est bien, cela, c'est très-bien!

MARIE. Méchant! (*Elle s'éloigne en chantant.*)

J'arrose, j'arrose, j'arrose
Le matin l'œillet et la rose,
Et le soir, quand je me repose,
Je me redis : Adieu, chansons,
Charmants refrains, plus de leçons.

ANDRÉ. Louise, voici la note de la vente du matin... reportez-la sur le livre.

MARIE. C'est ça, et moi, en attendant que vous alliez faire votre petit somme de midi, je vous tiendrai compagnie.

ANDRÉ. Il me semblait que vous parliez des verveines qui ont besoin d'eau.

MARIE. Oh! avant, faut que je songe à achever de parer ces bouquets; s'il nous venait du monde, nous manquerions la vente.

ANDRÉ. C'est juste, je vais m'occuper des verveines, moi. (*Il prend les arrosoirs et sort.*)

SCÈNE III.

MARIE, *puis* ANDRÉ.

MARIE, *à part, assise et façonnant un bouquet*. J'en étais bien sûre. Il a toujours quelque chose à faire, quand il s'agit d'être un instant seul avec moi; et pourtant s'il s'éloigne, c'est d'un air si sérieux, que ça ressemble presque à de la tristesse... Oh! que je saurai bien pourquoi, monsieur le rêveur!... (*Voyant André passer au fond, elle pousse un cri et laisse tomber une rose de Chine.*)

ANDRÉ. Eh bien! que vous arrive-t-il?

MARIE. Rien... c'est ce maudit fil de fer... je me suis piqué le doigt jusqu'au sang.

ANDRÉ. Attendez! je vas chercher de l'eau.

MARIE. Non, non, cela n'en vaut pas la peine... tenez, il n'y paraît plus; regardez!...

ANDRÉ. En effet, je ne vois pas même de trace.

MARIE. Vous croyez?...

ANDRÉ. A moins que je n'aie la berlue.

MARIE, *retirant brusquement sa main*. Oh! mon Dieu, ne vous tuez donc pas les yeux... des yeux! vous n'en avez que pour Louise, on le sait bien.

ANDRÉ, *avec une émotion subite*. Moi!...

MARIE. Tiens! c'est assez facile à voir.

ANDRÉ. Ah! c'est... facile... à... (*Brusquement.*) Pardon! j'oublie mes verveines...

MARIE. André?...

ANDRÉ, *revenant*. Mademoiselle?...

MARIE. Mademoiselle'... (*Riant.*) Voilà un chef de famille bien respectueux pour sa petite sœur!... Vous ne faites donc plus le sergent-major?...

ANDRÉ. Pardon, mademoiselle! mais...

MARIE. Encore mademoiselle! pourquoi pas votre majesté tout de suite?

ANDRÉ. Marie! vous m'avez rappelé comme je m'éloignais.... je suis revenu, me voilà... que voulez-vous de moi?

MARIE. Ce que je veux? Je veux que vous me ramassiez cette jolie rose de Chine que je viens de laisser tomber.

ANDRÉ, *obéissant*. La voici... Marie, la voici.

MARIE. Bien obligé, mon ami.

ANDRÉ, *à part*. Hum! sacrebleu! j'aimerais mieux causer avec mes arrosoirs.

MARIE *ramasse ses bouquets qu'elle emporte*. Seulement, vous avez beau le nier, je me suis piquée, et la preuve, c'est que voilà une gouttelette de sang sur cette rose blanche. Tenez, prenez donc!

ANDRÉ, *hésitant*. Marie!...

MARIE, *lui donnant la fleur*. Mais prenez donc! Adieu, André! adieu!... (*Elle se sauve en courant.*)

SCÈNE IV.

ANDRÉ, *seul*.

Marie!... ai-je bien compris? serait-ce de l'espérance, serait-ce de la joie qui m'arrive?... Est-ce donc bête l'émotion... j'ai la tête qui me tourne... et j'entends sauter mon cœur... comme si c'était le galop d'un cheval! Du bruit? on vient!... allons, allons! immobile et ferme au port d'armes!... que diable! André, ne fais donc pas l'enfant comme ça, voyons! (*Voyant entrer Montbrillant et Campagnol.*) Des étrangers, des acheteurs, sans doute. Ça devait être... un bonheur ne vient jamais seul.

SCÈNE V.

ANDRÉ, MONTBRILLANT, CAMPAGNOL.

CAMPAGNOL. Rue de Paris, n° 4, porte verte, c'est bien ici. Entrez donc, monsieur de Montbrillant.

ANDRÉ. Ces messieurs désirent sans doute des fleurs, des arbustes... Ils ne pouvaient mieux s'adresser : nous avons des alzéas, des roses de la Chine, et des collections de cactus des plus variées.

CAMPAGNOL, *à Montbrillant*. Je vous le disais bien... une exposition charmante, à deux pas de la grand'route, à proximité de Paris... Je vous le répète, c'est une affaire superbe... (*A André.*) Quelle est la contenance de votre terrain? deux hectares, trois hectares?

ANDRÉ, *à droite*. Près de quatre, monsieur.

CAMPAGNOL. Près de quatre! Oh! bonne affaire! Pourrait-on voir vos serres et vos plantations?...

ANDRÉ. Sont-ce les camélias ou les cactus que vous désirez visiter?

CAMPAGNOL. Vous n'y êtes pas : nous venons voir l'ensemble, nous voulons prendre une idée générale de l'affaire.

ANDRÉ. Pardon, mais... A qui ai-je l'honneur?

MONTBRILLANT, *prenant un cigare*. Seriez-vous assez bon pour me procurer du feu?...

ANDRÉ. Avec plaisir, monsieur.

CAMPAGNOL, *écrivant sur un carnet*. Nous disons quatre hectares, dix pour cent de rapport... faux frais, profits et pertes, capital roulant, tout cela dépend de la mise à prix. Quelle sera la mise à prix?

ANDRÉ. Excusez-moi, messieurs, mais je ne comprends pas...

MONTBRILLANT. Demandez à monsieur. Expliquez-lui cela, Campagnol!..

CAMPAGNOL, *à André*. Dites-moi quand doit avoir lieu l'adjudication?

ANDRÉ. L'adjudication de quoi?

CAMPAGNOL. Pardieu! de votre établissement,

ANDRÉ. Mais, monsieur, il n'est pas à vendre.

CAMPAGNOL. Allons donc, allons donc! pas de fausse honte... un homme d'affaires, c'est un confident. Vous pouvez tout me dire. Le père Anselme, le propriétaire de ce jardin, s'est sauvé l'an dernier, laissant une débâcle derrière lui... C'est connu, il va y avoir faillite, liquidation, vente forcée, et le reste...

ANDRÉ. Monsieur, je vous en prie, plus bas, plus bas, il y a ici des oreilles qui ne doivent pas vous entendre. Voici la vérité, messieurs. Anselme, mon patron, mon bienfaiteur, était parvenu, quoique jardinier-fleuriste, à créer ici, à force de travail et de persévérance, des serres et des jardins, peut-être sans rivaux dans toute la France.

CAMPAGNOL. Passons, passons; nous ne sommes pas ici pour écouter des réclames.

ANDRÉ. Le succès allait couronner ses efforts, quand un associé, un misérable, abusant de sa confiance, disparut un jour avec les fonds dont il était dépositaire.

CAMPAGNOL. Un trou à la lune, comme nous disons... Après?

ANDRÉ. Anselme ne perdit pas courage... Fort de sa probité, qui était connue, il réunit tous ses créanciers... Celui qui nous a volés, leur dit-il, a quitté le sol de la France; mais il y a maintenant des lois entre les nations qui protégent l'honnête homme contre le fripon. Laissez-moi partir à sa recherche. Je vous demande un an, et si, à cette époque, je n'ai pas réussi, je reviendrai vous dire : Tout ce que je possède est à vous, tout, jusqu'à ma liberté, comme gage de ma signature. On crut à sa parole, et le brave homme partit plein de confiance en Dieu, qui bénit les bons cœurs.

CAMPAGNOL. Bigre! c'est un beau trait!...

MONTBRILLANT, *à André*. Et vous pensez bonnement qu'il reviendra, ce Régulus moderne?...

ANDRÉ. Anselme! Ah! vous ne le connaissez pas.

MONTBRILLANT. Et je le regrette. Tout ce qui est rare me distrait.

CAMPAGNOL. C'est dommage, j'avais déjà mon titre : *La Flore pittoresque*, gérant Campagnol.

MONTBRILLANT. Commanditaire, Montbrillant.

ANDRÉ. J'espère que ces messieurs ne s'en iront pas sans emporter un bouquet. Nous avons des azalées en fleur et des roses délicieuses; l'azalée est tout à fait à la mode en ce moment,

MONTBRILLANT. Alors, n'en mettez pas... Quiconque suit la mode n'en est que le laquais... Mais j'en suis le maître, et c'est à elle à me suivre. (*Lui remettant une pièce d'or.*) Tenez, je vous attends. (*Il entre dans la serre.*)

SCÈNE VIII.

CAMPAGNOL, MONTBRILLANT.

CAMPAGNOL. Si l'on achetait les créanciers!

MONTBRILLANT. Comment! tu y penses encore?..

CAMPAGNOL. Écoutez donc, monsieur de Montbrillant, tout vous est indifférent, à vous, je le conçois. Resté maître à vingt ans d'une fortune immense, vous avez, en dix ans, épuisé en vous toutes les passions, tous les désirs, tous les caprices. Aujourd'hui, l'appétit vous fait défaut, c'est là votre maladie. Pauvre homme, il n'a plus faim! Moi, c'est autre chose! j'en suis encore à l'absinthe, je veux dire à l'espérance. Ah! pauvre Campagnol! que de festins tu as rêvés à la fumée des cuisines d'autrui! Enfin, prenons patience, je ne demande qu'une affaire...

MONTBRILLANT. Ah! par exemple, si tu n'en trouves pas une bonne, ce n'est pas faute d'en voir partout d'excellentes ..

CAMPAGNOL. D'excellentes, non. Mais partout, oui. Pour nous autres, tout n'est qu'affaires... Éloquence, romances, poésie, affaires à tant la feuille, médecine, affaires à tant par décès; procès, plaidoiries, affaires de transmutation de la parole en écus, du vent en billets de banque, du vide en bourse pleine: les affaires! mais croyez-vous que par hasard on fasse courir pour le progrès de la race chevaline... Allons donc! Gonfle-t-on des aérostats pour gagner une autre bataille de Fleurus? Affaires, affaires, que tout cela! affaires à pied, à la voile, à la vapeur, en locomotive et en ballon! Or, je conclus que tout n'étant qu'affaires en ce monde, il faut en faire. Seulement, elles sont difficiles, surtout les bonnes! (*On entend Marie qui chante.*)

CAMPAGNOL. Écoutez!...

MONTBRILLANT. Quoi?

CAMPAGNOL. Cette voix!

MARIE, *au dehors*. (Air nouveau de M. Degroot.)

O fauvette
Joliette!
Reine des buissons,
Redis-moi tes chansons.

Sous l'ombrage
Du bocage.
Oiseau, redis-moi tes chansons! (*Bis.*)

MONTBRILLANT. Une voix charmante!

CAMPAGNOL. Dans ce coin retiré des environs de Paris, chez un jardinier fleuriste?... Eh! mais, il y a peut-être là, une affaire!

MONTBRILLANT, *l'arrête.* Non, non, cachons-nous pour l'écouter!

SCENE VII.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, *elle sort de la serre et achève de lier un bouquet.* Tiens, où donc sont passés ces Messieurs! Ils sont partis! c'est dommage. Il était joli mon bouquet. (*Continuant son chant.*)

Ton chant naïf et coquet,
Chacun l'écoute et se tait,
Puis, quand tu prends ton essor,
On écoute, on écoute encor.
O fauvette
Joliette!
Reine de nos buissons,
Redis-moi tes chansons.
Sous l'ombrage
Du bocage,
Oiseau, redis-moi tes chansons! (*Bis.*)

(*Parlé.*) Décidément, ils sont partis!

MONTBRILLANT. Ravissante! ravissante!

CAMPAGNOL, *à Montbrillant.* Je tiens ma spéculation! (*Toussant.*) Hum! hum!

MARIE, *se retournant.* Ah! je vous croyais partis, Messieurs; voici votre bouquet.

CAMPAGNOL. Vous ne vous doutiez pas, délicieux rossignol, qu'il y avait là un connaisseur qui vous écoutait, et se délectait à vos chants. Eh! si je ne me trompe, j'ai, ce me semble, déjà eu l'honneur de rencontrer mademoiselle?

MARIE. Tiens! c'est vrai... je vous ai vu chez mon parrain Chanterelle.

CAMPAGNOL. C'est cela! chez ce digne Chanterelle dont je suis un peu le protecteur et le Mécènes. Mademoiselle Marie, je crois?...

MARIE. Pour vous servir, monsieur.

CAMPAGNOL. Eh bien! mademoiselle Marie, permettez que je vous présente mon ami monsieur de Montbrillant, un habitué des Italiens, un locataire à vie de la loge infernale à l'Opéra, un dilettante, un enragé de musique... (*A lui-même.*) Et par-dessus tout, un millionnaire.

MARIE. Bien flattée, monsieur.

MONTBRILLANT, *allant à elle.* Mademoiselle...

CAMPAGNOL, *à Montbrillant.* Laissez-moi faire, je tiens une fortune...

CAMPAGNOL. Belle Marie, c'est le Dieu de l'harmonie, c'est le patron d'Auber et de Rossini qui nous a conduits dans cet humble asile.

MONTBRILLANT, *à part.* Ma parole, je crois que l'amour y est aussi pour quelque chose.

MARIE, *naïvement.* Expliquez-vous, messieurs, j'avoue que je...

CAMPAGNOL. En deux mots, voici la vérité. Nous venons de découvrir un trésor...

MARIE. Un trésor... où ça?

CAMPAGNOL. Un trésor plus précieux que toutes les Californies. Marie, vous avez cent mille francs dans votre voix.

MARIE. Ma voix! laissez donc, vous vous moquez!

CAMPAGNOL. Je me moque! Ma chère enfant, vous êtes tout uniment une Sontag en herbe, et le ciel a écrit sur votre front : tu seras cantatrice!

MARIE. Je serai... qui? moi? Mon parrain avait donc raison, quand il me disait : tu n'es pas faite pour arroser des œillets!... Ecoutez, monsieur, je voudrais bien que cela ne fût pas vrai...

CAMPAGNOL. Enfant naïve! Sachez, ma chère Marie, que ce n'est pas la première fois qu'on fait de semblables découvertes. On a trouvé des voix admirables jusque dans l'échoppe d'un tonnelier.

MONTBRILLANT, *s'avançant.* Cette fois, plus heureux, nous avons trouvé le rossignol dans un buisson de roses.

MARIE. C'est bien de l'honneur, monsieur.

CAMPAGNOL. Marie, avec la voix que vous possédez, vous n'appartenez plus à votre famille ni à vous-même, vous appartenez à l'art, à la renommée, au monde enthousiasmé qui vous attend, à la lumière du succès, à la fortune et à la gloire!

MARIE. Mon Dieu!... cela serait-il vrai? André, Louise, que me disaient-ils donc? que j'étais folle, que je rêvais tout éveillée, que je n'avais ni avenir ni vocation!

CAMPAGNOL. Croyez-moi, ne prenez conseil que de vous-même...

MARIE. Que de moi!... Non, ce serait mal... mais je vais les chercher, vous les amener, et il faudra bien qu'ils se rendent à l'évidence... Je reviens, je reviens à l'instant! Ah! tenez, messieurs, je suis folle de joie.

SCÈNE VIII.

CAMPAGNOL, MONTBRILLANT.

CAMPAGNOL. Nous l'enlevons!

MONTBRILLANT. Tu crois? je ne demande pas mieux. (*Il dépose son bouquet sur une chaise.*)

CAMPAGNOL. D'abord nous lui donnons les maîtres les plus chers. Vous les payerez...

MONTBRILLANT. Cela va sans dire.

CAMPAGNOL. Avant un an, on parle d'elle; ce n'est d'abord qu'un bruit léger rasant la terre, comme dit Basile, mais bientôt le murmure grandit, il s'enfle, il éclate, c'est une tempête d'enthousiasme, c'est un ouragan de réclames que vous payez.

MONTBRILLANT. Je paye, c'est convenu.

CAMPAGNOL. Enfin, un directeur nous la demande; elle a des appointements honnêtes, moi un pot-de-vin fabuleux; elle part, et j'ai créé une industrie nouvelle : la chanteuse en commandite... prenez vos actions!...

MONTBRILLANT, *redescendant à droite.* Sois habile, Campagnol, et je ferai les fonds...

CAMPAGNOL. Des fonds!... mot électrique! A moi, génie, éloquence! Des fonds!... ma fortune est ici... je ne m'en irai pas sans elle!... (*Apercevant André qui est sorti du pavillon.*) Ah! un importun! oh! mauvaise affaire!

SCENE IX.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ. Pardon, messieurs, pardon... désolé si je vous interromps au milieu de vos magnifiques plans de fortune... Marie elle-même m'en a dit quelques mots... Mais c'est elle qui m'envoie, et c'est en son nom que je viens vous dire de ne plus vous mêler de ce qui la regarde.

CAMPAGNOL, *à part.* Diable! (*Haut.*) Jeune homme, jeune homme, j'ai peine à croire à la sincérité de votre ambassade; mademoiselle Marie sait assez ce qu'elle vaut, ce qu'elle peut espérer.

ANDRÉ. Elle espère, messieurs, que vous ne l'importunerez plus de vos fades compliments et de vos sottes extravagances...

CAMPAGNOL, *se fâchant.* Ah ça, dites donc, l'ami.

ANDRÉ, *froidement.* Monsieur?...

MONTBRILLANT, *à part.* Serait-ce un amant?

ANDRÉ. Enfin, allez-vous déguerpir?...

CAMPAGNOL. C'est-à-dire, drôle, que vous nous chassez?...

ANDRÉ. Drôle, c'est possible; mais il serait drôle que ce drôle-là vous jetât à la porte par les épaules!

CAMPAGNOL. Hein?

ANDRÉ. Vous dites?

MONTBRILLANT. Là, là... retirons-nous, Campagnol, c'est notre devoir. (*A André.*) Monsieur, je conviens que Campagnol s'est conduit comme un sot.. comme un niais. C'est son habitude, ne lui en voulez pas, il me charge de vous en faire ses excuses... j'y joins les miennes, que vous transmettrez, je vous prie, à mademoiselle Marie. (*A part.*) Amant d'une prima donna, il me semble que j'aurais aimé cela. (*Haut.*) Viens, Campagnol!... Bonjour! (*Il va prendre son bouquet.*)

CAMPAGNOL, *à part.* Eh bien, moi, je n'en aurai pas le démenti. (*Haut.*) Bonjour! (*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

ANDRÉ, MARIE, *arrivant lentement.*

MARIE. André, vous avez bien fait... Pardonnez-moi! ç'a été une minute de folie, je n'y pense plus.

ANDRÉ. Moi, je m'en souviendrai longtemps, car cela m'a fait un mal...

MARIE. André!...

ANDRÉ. Partir! vous éloigner d'ici! quitter cette humble demeure pour un monde où je ne voudrais ni ne pourrais vous suivre!

MARIE. Non, je resterai près de ma sœur... près de vous!

ANDRÉ. Ah! oui... mais c'est fini, vous aurez des arrière-pensées, des regrets, vous ne serez pas heureuse!...

MARIE. Vous vous trompez, André... je serai heureuse.. surtout si l'on veut bien me pardonner mes folies, et m'aimer un peu!...

ANDRÉ. Un peu!

MARIE. Non, beaucoup! toujours!

ANDRÉ. Marie! Marie! oh! si je pouvais croire à ce que vous semblez me dire!

MARIE. Croire! certainement qu'il faut croire... André! voulez-vous, en échange de la fleur que je vous ai donnée, me laisser prendre cette anneau qui vous vient de votre mère adoptive?

ANDRÉ. Marie!... quoi! vous voudriez, vous consentiriez...

MARIE, *le passant à son doigt.* André, nous sommes unis!

ANDRÉ. Oh! ma chère, ma bonne Marie!...

MARIE. Et maintenant, André, retournons au travail. Nous oublierons facilement, vous, vos terreurs, et moi, mes rêves!

ANDRÉ. Vos rêves! mais croyez bien, Marie, que je vous admire autant que personne. Seulement, je suis jaloux de tout ce qui peut fixer sur vous l'attention, et cette voix remplie de charmes... je veux être seul à l'entendre et seul à l'aimer!...

MARIE. Eh bien, mon ami, c'est comme moi : si je ne me prends à chanter quelque chose, c'est presque toujours votre air favori.

ANDRÉ, *souriant.* Celui de la fauvette... (*Ils disparaissent par la serre de gauche.*)

SCÈNE XI.

COLIBRI, *puis* CAMPAGNOL.

COLIBRI, *il tient une lettre.* Eh! bien, là, vrai! je ne voudrais pas être facteur de la poste... il y en a de ces coquines de lettres qui sont d'un gênant à remettre... Tiens, lettre et remettre, deux rimes; je les vendrai à mon patron Chanterelle.

CAMPAGNOL, *qui l'a poursuivi et qui entre à pas de loup, lui frappant sur l'épaule.* Jeune homme!

COLIBRI. Hé! j'ai cru que c'était monsieur André!

CAMPAGNOL, *très-vite.* Je vous ai reconnu et je vous ai suivi. Vous êtes l'apprenti de M. Chanterelle?...

COLIBRI. Fabricant de boutons, guitariste à mort et chapeau chinois du quatrième bataillon... Mais vous?

CAMPAGNOL. Chut! Appelle-moi l'inconnu, comme dans un mélodrame. Que portes-tu là? une lettre? donne-la-moi.

COLIBRI. Mais... (*Voulant retenir Campagnol qui brise le cachet.*) Ah ça, mais!...

CAMPAGNOL. Aimes-tu l'argent?

COLIBRI. C'te question!

CAMPAGNOL, *lui donnant une pièce blanche.* Prends et donne.

COLIBRI. Mais cette lettre est pour mam'zelle Marie, la filleule de mon patron.

CAMPAGNOL. C'est pour cela que je la lis. (*Lisant.*) « Chère et bien aimée filleule... un négo» ciant estimable, un lyrique au désespoir, s'a» dresse à ton bon cœur... Mon honneur est dans » tes mains. Proscrit par ta famille, je te supplie » de venir me voir. Accorde-moi seulement deux » heures et tu me sauves... Signé : Chanterelle, » fabricant de boutons, enfant de Polymnie. » — C'est absurde.

COLIBRI. C'est absurde!...

CAMPAGNOL. Ce n'est pas là une glu suffisante pour attirer l'oiseau. (*Il lui rend la lettre.*) Tu aimes l'argent?...

COLIBRI. Faut-il le prouver une seconde fois?...

CAMPAGNOL. De l'esprit! bravo! (*Il lui donne une pièce de cinq francs.*) Prends-moi une figure désolée, un œil lugubre... Chaque soupir, cent sous; une larme, dix francs... Tu travailles à prix fixe... mais chut! c'est elle!...

COLIBRI. Je me sauve!... si monsieur André m'aperçoit, il me cassera les reins!

CAMPAGNOL. On te les payera tes reins! suis-moi.

COLIBRI, *passant le premier.* Je vous suis!

CAMPAGNOL. Je vais te donner tes instructions!

SCÈNE XII.

MARIE, *puis* COLIBRI.

MARIE, *revenant lentement et allant s'asseoir à gauche.* Vous ne devez plus appartenir qu'au monde enthousiasmé, qui vous attend, à la lumière du succès! à la fortune et à la gloire!... c'était bien beau; mais André a raison, le bonheur n'est pas là!... (*Colibri est rentré, il ouvre la porte toute grande et la cale avec une pierre pour qu'elle ne se referme pas.*)

COLIBRI. Là, la voilà calée!

MARIE, *se levant vivement.* Colibri! c'est vous!

COLIBRI, *avec douleur.* Hélas!

MARIE. Mais ne savez-vous pas qu'André vous défendu de venir ici?...

COLIBRI. Je le sais si bien que je me ménage une retraite... J'ai calé la porte. (*Reprenant le cours de ses lamentations.*) Mais pouvais-je me dispenser de venir vous apprendre l'affreuse nouvelle?...

MARIE. Quelle nouvelle ?...

COLIBRI. Hélas! je me fais l'effet du page de Malbroug! Vos beaux yeux vont pleurer!

MARIE. Mais qu'y a-t-il donc ?

COLIBRI. Votre parrain se meurt!...

MARIE. Mon parrain, mon pauvre parrain !...

COLIBRI. Une apoplexie foudroyante! Deux heures à vivre, pas plus, le temps de venir vous chercher et de vous conduire au pied de son lit de mort. Le pauvre homme ne pense qu'à vous embrasser avant de mourir.

MARIE. Ciel! que m'apprenez-vous là! je cours prévenir ma sœur! Et André qui vient de sortir!

COLIBRI. Votre sœur! monsieur André! Ah! bien oui! vous savez bien que le pauvre cher homme ne peut pas les souffrir, et rien que de les voir, ça hâterait sa fin!...

MARIE, *à part.* Il a raison.

COLIBRI. Eh bien, que dirai-je au moribond?

MARIE. Pauvre parrain!... Voyons, si j'osais... ui, c'est cela, ma sœur est occupée des comptes de la semaine, André est allé porter des fleurs dans une maison de campagne des environs... il ne reviendra pas avant une heure... ne perdons pas de temps... (*A Colibri.*) Allez, courez en avant, et prévenez mon parrain que je ne tarderai pas à l'embrasser.

COLIBRI. Bien vrai?

MARIE. Je vous suis.

COLIBRI, *à part.* Bon, je décampe! (*Il sort.*)

MARIE. André a bon cœur... Quand il saura la cause de mon absence, bien sûr qu'il me dira que j'ai bien fait! Mon pauvre parrain! (*Elle sort.*)

COLIBRI, *reparaît à la petite porte et va jusqu'à celle du fond où paraît Campagnol.* J'espère qu'en v'là pour quarante francs!

CAMPAGNOL. Bien, maraud, ta fortune commence.

Deuxième Tableau.

LA FARIDONDAINE.

Chez Chanterelle.— Un intérieur vitré servant tout à la fois de magasin et d'atelier, donnant sur un autre petit intérieur également vitré où sont des ouvrières assises à une table et mettant des boutons en cartes.

SCENE PREMIERE.

NICOTTE, OUVRIERS, OUVRIÈRES.

NICOTTE, *à elle-même.* Enfin, tu l'as voulu, Nicotte, t'as quitté ta tante Gervaise Plantain pour venir à Paris... Trime! trime! ma fille... tu n'as que ce que tu mérites... T'es entrée ici pour tout faire, et t'es servie à souhait. Tu fais tout, même crédit de tes gages!

LES OUVRIÈRES, *appelant.* Nicotte! Nicotte!

NICOTTE. Voilà, voilà!

UN OUVRIER, *à droite.* Nicotte!

CLAIR-DE-LUNE, *à gauche.* Allons donc, mam'zelle Nicotte!

NICOTTE. Tiens, faudra faire une croix à la cheminée. Il paraît que la besogne marche!

UNE OUVRIÈRE, *entrant.* Passe-nous donc les boutons n° 2.

CLAIR-DE-LUNE. Passez-lui donc les boutons n° 2!

NICOTTE. Allons, c'est bon, ne faites donc pas tant d'embarras pour un jour que vous travaillez! (*Elle prend des boutons qu'elle remet à l'ouvrière.*) On voit bien que le patron n'est pas là, et qu'il est occupé à ruminer ses bêtises de musique, et Drienne non plus! qué chance! Il n' faut qu'une mauvaise ouvrière pour débaucher toutes les autres.

L'OUVRIÈRE. Oh! pour ce qui est de Drienne, elle est bien heureuse celle-là! Depuis qu'elle est devenue présidente de la goguette de ces dames les Bergères de Syracuse, elle a toutes les faveurs du patron. Et bien sûr qu'il l'aura invitée à dîner, à cause de la députation des Pipeaux de Momus, qui vient ici ce soir.

NICOTTE. Alors, il s'agit de dîner, elle viendra. En v'là une fourchette! Il n'y a que ça ici, des gens qui chantent et d'autres qui fricotent. Et c'est sur les économies qu'on promet de payer mes gages.

L'OUVRIÈRE. Bon! j'entends la guitare de Monsieur Chanterelle!

CLAIR-DE-LUNE. Le réveil du patron!

NICOTTE. Quel malheur! on travaillait si bien!

SCENE II.

LES MÊMES, CHANTERELLE.

CHANTERELLE, *entrant, une guitare à la main.* Dites donc, les enfants, je l'ai trouvé! je l'ai trouvé!

TOUS, *se levant.* Quoi donc?

CHANTERELLE. Le trait!... le coup de fion de ma faridondaine!

CLAIR DE LUNE. Oh! patron, faut nous dire ça!

TOUS. Oui, oui!

NICOTTE. Non! non! C'est comme l'autre semaine avec votre Chant des Travailleurs! (*Elle chante sur l'air des lampions.*) Travaillons! travaillons! — Ils n'ont rien fait du tout!

CHANTERELLE. Aimerais-tu par hasard, pour faire quelque chose, à t'occuper du dîner? (*Aux ouvriers.*) Vous, les enfants, vous avez campo!

NICOTTE. Comment! il renvoie les ouvriers à c't'heure! mais c'te commande! on doit venir aujourd'hui!

CHANTERELLE. En fait de commande, ne t'occupe que des miennes.... je te commande de me fiche la paix! Enfants! ce n'est pas moi qui interpréterai mon chef-d'œuvre; c'est une voix de femme! Ce soir, je dois soumettre cette cantate à mes honorables collègues des Pipeaux de Momus, et peut-être la choisiront-ils comme pièce de concours au grand congrès de toutes les goguettes de la capitale.

CLAIR-DE-LUNE. Ah! bourgeois, à vous le pompon!

CHANTERELLE. Merci, Clair-de-lune! (*Aux ouvriers.*) Ah! si je réussis, si je triomphe!... Parole d'honneur, je payerai à ceux qui me font l'honneur de venir, une petite chicorée digne des festins de Balthasar!

CLAIR DE LUNE. Fameux! fricottage général!

TOUS. Vive le patron!

SCENE III.

LES MÊMES, ADRIENNE.

ADRIENNE. Un fricottage, j'en suis.

CHANTERELLE. Drienne! c'est Apollon qui t'envoie!

ADRIENNE. Bonjour, père Chanterelle! Vous voyez, j'arrive comme les côtelettes... à la minute. Est-ce qu'on dîne?

NICOTTE, *tenant des assiettes.* Tiens, la v'là, on voit bien que j'ai remué des assiettes.

CHANTERELLE, *à Nicotte.* A c'te cuisine!

NICOTTE, *sortant.* Eh ben, c'est bon! on y va.

CHANTERELLE. Et fais-nous du café... le moulin est dans le placard, à droite, à côté de ma collection d'instruments.

ADRIENNE. Ah oui, du café!... le café est l'ami de l'homme.

NICOTTE, *passant la tête à la porte de la cuisine, à Adrienne.* C'est bon, on va vous le moudre votre café, le café de madame. (*Elle disparaît.*)

SCÈNE IV.

CHANTERELLE, ADRIENNE, *puis* NICOTTE.

CHANTERELLE. Reine des Bergères de Syracuse, tu arrives comme le hareng frais; et pour ta peine, je t'offrirai au dessert un petit vin de Boisgency, que tu ne seras pas fâchée de demander en mariage.

ADRIENNE. Accepté l'hyménée!

CHANTERELLE. Et ma cantatrice? Tu l'as, pas vrai?

ADRIENNE. Hélas! mon bonhomme...

CHANTERELLE. Comment, hélas! explique-toi.

ADRIENNE. Le rossignol que je devais vous amener s'est envolé hier soir.

CHANTERELLE. Que dis-tu?

ADRIENNE. Elle est allée faire la saison des eaux à Pantin, dans une brasserie anglaise.

CHANTERELLE. Que m'apprends-tu là? quelle tuile! Ils vont croire que j'ai reculé! que ma *Faridondaine* n'est qu'une galette! Ah! si je n'ai plus qu'à briser ma lyre!...

NICOTTE. (*Elle rentre avec une serinette sous le bras. Elle tourne. La serinette fait son bruit.*) Bourgeois, c'est bien ça, pas vrai? le moulin à café.

CHANTERELLE. Elle a mis du café dans ma meilleure serinette... dans mon *Stradivarius!*

NICOTTE. C'est donc ça qu'en moudant, je me disais : ça joue Malbroug!

CHANTERELLE, *lui arrachant la serinette.* Malheureuse! (*Il la remet à Adrienne.*)

NICOTTE. Eh ben, quoi! une maison où tout se fait en musique! On mange en musique; on boit en musique; on peut bien moudre du café en musique.

CHANTERELLE. Va-t'en! je te défends de toucher à rien, ici.

NICOTTE. Ne rien toucher : ça ressemble joliment à mes gages. (*Elle rentre dans la cuisine.*)

CHANTERELLE, *tombant assis sur une chaise.* Ah! tous les malheurs! Ce congrès musical où j'aurais pu planter ma renommée, devant les goguettes renommées de la capitale... Que vont-ils penser de moi... quand je brillerai par mon absence?

ADRIENNE. Attendez donc, j'y pense... N'avez-vous pas écrit ce matin à votre filleule? En voilà une roucouleuse!

CHANTERELLE, *se levant.* C'est juste, c'est mon dernier espoir. Mais viendra-t-elle? voilà le *hic.* viendra-t-elle? Les petites bonnes gens qui l'entourent, cette Louise, cet André, ne lui donnent que mauvais conseils... Enfin, j'ai envoyé Colibri avec une lettre, à tout hasard.

ADRIENNE. Tiens, j'entends sa voix.

CHANTERELLE, *passant à droite.* C'est lui; que va-t-il m'apprendre?

SCÈNE V.

LES MÊMES, COLIBRI, *légèrement aviné, chantant.*

Ah! ah! qu'est-ce que je vois,
Les canards en robe de chambre!...
Ah! ah! qu'est-ce que je vois,
Les canards en robe de soie!

CHANTERELLE. Le malheureux! il a bu ma commission.

COLIBRI. Bonjour, Drienne! Comment va c'te chère petite *estomaque?* Ah! moi, j'ai liché, j'ai liché. (*Il rit.*) Je m'étais toujours promis de boire du *cuiraço*, et j'ai bu du *cuiraço.*

CHANTERELLE. Le misérable! il est gris!

COLIBRI. J'connaissais pas le *cuiraço.* Ah! pour bon, c'est bon.

ADRIENNE. Peut-on être ainsi sur sa bouche!

CHANTERELLE. Et ma lettre, brigand, et ma lettre!

COLIBRI. Fidèle et exact! la voici. (*Il la lui remet.*)

CHANTERELLE. Qu'est-ce que je disais! il a oublié de la porter? Ah! c'est le dernier coup, c'est le coup du lapin!

ADRIENNE. Ce petit-là doit avoir été élevé au biberon.

COLIBRI. C'est fièrement bon le *cuiraço.*

CHANTERELLE. Ah! si j'en croyais ma fureur...

COLIBRI. Permettez... comme ambassadeur, je suis inviolable. — D'ailleurs, j'ai vu mademoiselle Marie, et j'apporte des nouvelles, et des bonnes... aussi bonnes que le *cuiraço.*

CHANTERELLE. Tu as vu Marie! dans cet état!

COLIBRI. Non, avant! Les affaires sérieuses, ça se fait toujours à jeun.

CHANTERELLE. Noble jeune homme! tu recouvres mon estime! Et viendra-t-elle?

COLIBRI. Je crois pouvoir vous l'affirmer!

CHANTERELLE. Elle viendra!

COLIBRI. Mais ce n'est pas tout! connaissez vous.

CHANTERELLE, *il l'interrompt en chantant.* Dans Barcelonne! une Andalouse.

ADRIENNE. Ce n'est pas un homme, c'est un accordéon!

COLIBRI, *criant.* Connaissez-vous monsieur Campagnol?

CHANTERELLE. Monsieur Campagnol? attends!

ADRIENNE. Pardine! je m'en souviens! je vois ça d'ici : un gris pommelé; entre deux âges!

COLIBRI, *il tire de l'argent.* Même que voilà de sa monnaie! c'est un richard! il connaît mam'zelle Marie, lui, et un autre, ils sont deux, ils l'ont vue, ils l'ont entendue, et ils ont des plans superbes! apprenez que le plus beau café chantant des Champs-Elysées est à vendre.

CHANTERELLE. Un café chantant! Ce sera l'honneur du siècle de les avoir inventés. — Il est à vendre? Eh bien, qu'est-ce que cela me fait?

COLIBRI. Puisque vous l'achetez demain.

CHANTERELLE. Demain?... avec quoi donc? c'est comme un fait exprès, il n'y a que treize sous en caisse.

COLIBRI. On vous trouvera des capitaux.

CHANTERELLE. A moi!... ne dis donc pas de bêtises. Tu es gris, mon enfant, tu es gris.

COLIBRI, Non, non, ça se passe. Me v'là d'aplomb. — Et je continue! on vous trouvera des capitaux!... on vous nommera directeur en chef de l'établissement!

CHANTERELLE. Directeur en chef! Drienne... dénoue-moi ma cravate, j'ai de l'oppression! — Colibri, ne me dis pas de fariboles. On me nommera directeur en chef?

COLIBRI. Directeur en chef, et compositeur à l'année!

CHANTERELLE. Compositeur... à l'année! Drienne qu'est-ce qu'il dit? qu'est-ce qu'il dit?

ADRIENNE. Compositeur à l'année!

COLIBRI. Mademoiselle Marie sera la prima donna, et vous le maëstro!

CHANTERELLE. Le maëstro!

COLIBRI. Le maëstro! Elle ne chantera que votre musique.

CHANTERELLE. Que de ma musique! que de ma... musique! ah! ah! je prends mal! Ouvrez les fenêtres... je...

ADRIENNE, *lui approchant une chaise.* Il s'évanouit! Du secours! Nicotte! Nicotte!

SCÈNE VI

LES MÊMES, NICOTTE, *puis* MARIE.

NICOTTE. Qu'est-ce qu'il y a? Ah! monsieur!... attendez! tapez-lui dans la main! Je vas chercher un verre d'eau! (*Elle entre à droite.*)

MARIE, *qui a paru à gauche.* Mon parrain!

COLIBRI. Tiens! comme ça se trouve!

MARIE, *s'approchant de Chanterelle.* Mon pauvre parrain! Il est donc bien mal!

ADRIENNE. Rassurez-vous, ce ne sera rien!

NICOTTE, *rentrant avec une carafe à la main.* Gare! je vas l'arroser!

COLIBRI. Arrêtez! il reprend ses sens!

ADRIENNE. Il aura trop mangé ce matin; ça m'arrive quand je déjeune avec du flan!

MARIE. Mon parrain, c'est moi, me reconnaissez-vous?

CHANTERELLE. Cette voix!.. Marie... mon enfant... C'est elle! Les idées me reviennent... je suis mieux... Nicotte, va me chercher un doigt de vin...

ADRIENNE. Deux doigts, ça m'a toute émue.

MARIE. Voulez-vous qu'on vous porte sur votre lit?

CHANTERELLE. Me coucher! — fi donc! je ne me suis jamais senti plus joyeux, plus guilleret!

MARIE. Mais cependant .. on m'avait dit...

COLIBRI, *prenant Marie à l'écart.* Chut!... il a eu plus de peur que de mal!

MARIE. Comment! cette apoplexie...

COLIBRI. N'était qu'une indigestion; cette dernière crise l'a tiré d'affaires.

CHANTERELLE, *à lui-même.* Elle est venue.

COLIBRI. Grâce à moi! je lui ai fait accroire que vous aviez une attaque d'apoplexie. (*Haut.*) Je vous laisse, bourgeois; le couvert est mis, nous allons dire quelques mots d'amitié au potage.

ADRIENNE. Bravo! ça nous fera patienter en attendant le Boisgency.

NICOTTE, *les suivant.* C'est pas des mâchoires ça. — C'est des meules! (*Ils entrent dans la cuisine.*)

SCÈNE VII.

MARIE, CHANTERELLE.

MARIE. Mon parrain, je suis heureuse de penser que mes craintes étaient un peu exagérées — Et... puisque vous allez tout à fait bien maintenant, je vous demande la permission de me retirer. On ignore à Saint-Mandé que je suis venue, et j'ai hâte de les rassurer sur mon absence.. Adieu, mon parrain,

CHANTERELLE. Marie! — Tu veux donc ma mort, cruelle enfant!

MARIE. Non mon, parrain, non, mais je ne souffrirai jamais qu'on se serve envers moi de ruses ridicules...

CHANTERELLE. Une ruse! C'est ce gueux de Colibri! une ruse! quand le cristal n'est pas plus pur que le fond de mon cœur! Marie! écoute-moi! — Tout à l'heure, ici, où vont venir des artistes, des juges! Tu sais ma Faridondaine par cœur, chante-la-moi, mon enfant, chante-la-moi!

MARIE. Chanter! c'est impossible. Demandez-moi tout ce que vous voudrez, mon parrain, excepté céla. (*Elle passe à droite.*)

CHANTERELLE. Pourquoi?

MARIE. Parce que... parce qu'André m'a défendu de...

CHANTERELLE. André! C'est un galopin qui ne sait pas ce qu'il dit!

MARIE. Mon parrain;

CHANTERELLE. Oh! cet André! C'est ma bête noire!

MARIE. André! mais je l'aime, entendez-vous, et nous nous sommes juré une foi mutuelle.

CHANTERELLE. Qu'entends-je! En l'absence de votre père! vous avez osé! Et sans parler à votre parrain! — Ah çà, je suis donc un zéro en chiffre! Et que faudrat-il que j'écrive à Anselme dont j'ai reçu une lettre avant-hier?

MARIE. Une lettre de mon père! Et vous ne me le disiez pas! Il vous donne de ses nouvelles! Où est-il? quand reviendra-t-il? bientôt? Oh! montrez-la-moi, que je la lise! je vous en prie, mon bon parrain!...

CHANTERELLE, *à part.* Aïe! aïe! Imprudent que je suis! la pauvre petite qui ne sait rien...

MARIE. Vous hésitez! ah! c'est mal! Je veux voir cette lettre, tout de suite. Allez vite me la chercher.

CHANTERELLE. Non... ah! non! — Tu n'es pas assez gentille... Ah! si tu étais bien gentille... mais, comment! tu as le cœur de refuser une simple petite complaisance de rien du tout, à qui? à l'homme qui t'a présentée à l'état civil!

MARIE. Si j'étais bien sûre que ça ne me menât pas trop tard...

CHANTERELLE. Ce n'est que ça? je te reconduirai!

MARIE. Mais André?

CHANTERELLE. Tu es monotone. Tu m'as dit qu'il t'aimait? Eh bien, une femme aimée fait tout ce qu'elle veut. Souviens-toi de cet aphorisme quand tu seras dans ton ménage. Là! c'est dit, et nous allons repasser ensemble...

MARIE. Quoi? votre Faridondaine? Mais je la sais par cœur.

CHANTERELLE. C'est que j'ai un petit becquet vers la fin. De là, ça vient ici. (*Il fredonne.*)

MARIE. Tiens, c'est assez gentil, ça.

CHANTERELLE. Tu trouves? Comme tu as du goût!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, COLIBRI, *puis* NICOTTE.

COLIBRI, *sortant de la cuisine.* Bourgeois! bourgeois! Ces messieurs les Pipeaux de Momus.

CHANTERELLE. Ils arrivent!

COLIBRI. Je viens de les apercevoir au tournant de la rue.

CHANTERELLE. Déjà! Ah! mon Dieu! Et mon habit de cérémonie, mon habit noir! Nicotte! Nicotte! quel bonheur, je suis rasé! (*A Marie.*) Toi, mon enfant, repasse bien le petit changement de la fin... (*Appelant.*) Nicotte! (*A Marie.*) Mon staccato! tu entends, mon petit staccato!

NICOTTE, *cherchant dans les poches de l'habit, puis dans le tiroir de la table.* Son staccato? quéque c'est ça? qu'est-ce qu'il veut dire? où l'a-t-il mis?

MARIE, *qui a examiné le morceau.* Soyez tranquille, je le dirai... Je m'en vais l'étudier un peu.

CHANTERELLE. Nicotte! qu'est-ce que je t'ai demandé?. .

NICOTTE, *avec embarras.* Eh bien, mais vous m'avez demandé votre staccato.

CHANTERELLE. Mais non, je t'ai demandé mon habit!

NICOTTE, *l'appelant.* Mais le voilà! Ah! j'en perdrai la tête.

CHANTERELLE. Qu'est-ce que je vais leur dire? Messieurs! Bon, elle se trompe de manche! Messieurs!... Ah! prépare des rafraîchissements, de l'eau sucrée, de la groseille..

NICOTTE. Mais je n'ai rien de tout ça!

CHANTERELLE, *qui a mis l'habit.* Ça ne me regarde pas! Messieurs, ce jour est pour moi...

NICOTTE. Le v'là qui parle tout seul, à présent!

CHANTERELLE. Va-t'en!... et de la groseille!

NICOTTE. De la groseille! avec quoi?

CHANTERELLE. Avec ce que tu voudras!

NICOTTE, *en sortant.* Ah! ma foi, je vas en faire avec le Boisgency!

SCÈNE IX.

CHANTERELLE, COLIBRI, ALZA, LES PIPEAUX DE MOMUS, ADRIENNE, LES OUVRIERS, MARIE, *puis* MONTBRILLANT *et* CAMPAGNOL.

COLIBRI. Messieurs les Pipeaux de Momus! Madame la présidente des Bergères de Syracuse, ornée de ses insignes!

ADRIENNE, *allant à l'un des Pipeaux.* Eh! v'là mon gros Alza. Bonjour, Alza. Est-ce que vous chantez toujours:

Ah! si j'étais le roi d'Espagne?

ALZA. Ah! si j'étais le roi d'Espagne... vous seriez mon infante!

COLIBRI, *venant près de Chanterelle.* Patron! ils sont là?

CHANTERELLE. Ils sont là! qui?

COLIBRI. Monsieur de Campagnol et l'autre, le cossu, le richard...

CHANTERELLE. Le commanditaire! (*Il aperçoit Campagnol qui vient d'entrer avec Montbrillant.*) O surcroît d'ivresse! *Il va prendre Marie par la main.*) Messieurs!... voici une de mes élèves, qui veut bien se charger d'interpréter *la Faridondaine*, paroles et musique de Polydore Chanterelle... (*Colibri lui tend la guitare; il donne l'accord.*) Allons, ma chérie, attaquons en vigueur et soutenons bien le *si bémol*.

AIR nouveau, *composé par M. Adolphe Adam.*

Je suis la *Faridondaine*,
La déesse au gai refrain,
Je porte à mon front de reine
Le myrte et le romarin!
Gai, gai, gai la *Faridondaine*,
Gai, gai, gai la Faridondon!
Saluez, je suis la reine,
La reine de la chanson!

PREMIER COUPLET.

Œil mutin et bouche fine,
Des pampres dans les cheveux,
Je vais, je vole et butine
Les rires les plus joyeux.
Noirs enfants de la tristesse
Devant moi disparaissez.
Et vous tous, fils de l'ivresse,
Accourez, venez, venez!
Je suis la *Faridondaine*, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Mon sceptre est un cep de vigne,
Où grimpent des raisins doux!
Mon code n'a qu'une ligne,
Buvez frais, puis aimez-vous!
Et parfois, si je fredonne
Un petit flon flon moqueur,
Pardonnez... car je suis bonne:
Cœur qui chante est un bon cœur.
Je suis la *Faridondaine*, etc.

ALZA, *qui est sur le devant à droite, à Chanterelle.* Pipeau de Momus, tes confrères, par ma bouche, te couronnent d'avance.

MARIE, *apercevant Campagnol et Montbrillant qui sort à gauche.* Ciel! ils étaient là!

CAMPAGNOL, *à Chanterelle.* Mon cher, c'est tout bonnement plus beau que Rossini.

CHANTERELLE. Trop bon! trop bon! Rossini, c'est un autre genre.

MONTBRILLANT, *qui s'est approché de Marie.* Mademoiselle, ceci vaut un début à l'Opéra.

MARIE, *à elle-même.* Oh! pourvu qu'André ne le sache pas! (*Elle passe tout à fait à gauche.*)

COLIBRI, *à Campagnol.* Eh bien! ai-je réussi?

CAMPAGNOL. Ta fortune est assurée, maraud.

MONTBRILLANT. Mon cher monsieur Chanterelle.

CAMPAGNOL *présentant le comte à Chanterelle.* Monsieur le comte de Montbrillant...

CHANTERELLE. Un comte! (*A Colibri qui est à gauche.*) Salue donc, animal.

COLIBRI, *à Adrienne.* Saluez!

MONTBRILLANT. Campagnol m'a parlé d'un établissement musical aux Champs-Élysées... il vous expliquera cela. Il veut que je m'y intéresse.

COLIBRI, *bas à Chanterelle.* Le café chantant... nous y voilà!

MONTBRILLANT. J'y consens volontiers, surtout si mademoiselle Marie veut bien se charger d'en faire la fortune.

CHANTERELLE. Tu entends, Marie!

MARIE. Moi?

CAMPAGNOL. Et monsieur le comte nous commandite de quarante mille francs pour commencer.

CHANTERELLE. Quarante mille francs! O les beaux arts! ô France! ô ma patrie! (*A Colibri et à Adrienne.*) Vous autres, allez me décrocher l'enseigne! au diable le commerce!

NICOTTE. Eh ben! et la commande.

CHANTERELLE. Connais pas!... on n'en tient plus... faites circuler les rafraîchissements. (*Elle remonte vers le fond.*) Le commerce! je méprise l'os et l'ivoire, et en fait de nacre, je ne garde que la perle! (*A Marie.*) Car je te garde, ô ma chérie, ô mon élève! Te voilà avec un avenir, un avenir immense devant toi!

MARIE. Que dites-vous! Jamais! (*Elle remonte.*)

CHANTERELLE, *l'arrêtant.* Comment, jamais!

CAMPAGNOL. Voici un engagement de première chanteuse dans notre nouvel établissement, aux appointements de mille francs par mois.

MONTBRILLANT. Et j'ajoute que je fais de l'acceptation de mademoiselle la condition expresse de ma commandite.

MARIE. En voilà assez, mon parrain. Louise et André m'attendent. Ils doivent déjà être inquiets de mon absence. Adieu, je me sauve.

CHANTERELLE. Marie!

MARIE. Je n'écoute plus rien!

CHANTERELLE. Marie, tu ne veux donc pas gravir le premier échelon de la fortune! Tu ne veux pas assurer la vieillesse de ton père!

MARIE. Mon père! que dites-vous?

CHANTERELLE. Apprends donc que tu peux seule, désormais, venir au secours de ta famille!

MARIE. Expliquez-vous!

CHANTERELLE, *bas*. Ton père, ruiné par un coquin d'associé, s'est enfui, sans ressources, et il erre sur la terre étrangère.

MARIE. Grand Dieu! mon père!

CHANTERELLE. Et cette lettre dont je te parlais... la voici!

MARIE, *lisant*. « Mon cher Chanterelle, tu n'as » sans doute pas oublié que tu me dois de l'argent »

CHANTERELLE. Non, certes! mais, hélas!

MARIE. « Moi, j'ai perdu tout espoir de retrou- » ver l'homme qui m'a volé, et je suis toujours à » Francfort, dans une misère profonde... (*Parlé.*) Et j'ignorais tout cela, mon Dieu! (*Lisant.*) » Mais » au milieu de ma détresse, je pense plus que ja- » mais à mes deux pauvres filles que j'ai laissées » sans autre ressource que leur travail. (*Parlé.*) Pauvre père. (*Lisant.*) » Si le sort t'a réussi plus » qu'à moi, et que tu aies enfin prospéré, je te » prie de faire parvenir à Saint-Mandé le peu que » tu pourras me rendre...

CHANTERELLE. Oh! ce gueux d'argent!

MARIE, *lisant*. » Peut-être en ont-ils bien besoin » là-bas... (*Pleurant.*) Peut-être me cachent-ils la » vérité, comme je la leur cache moi-même... »

CHANTERELLE. Voilà! Et c'est pour obéir à monsieur André qu'elle refuse de venir en aide à l'auteur de ses jours.

MARIE. Mon parrain... Oh! mon Dieu! vous qui lisez dans les cœurs... vous savez si j'aime André! Mais avant lui, il y a mon père... et le plus infortuné des deux, ce n'est pas André!

CAMPAGNOL, *à Montbrillant*. Elle est à nous!

MONTBRILLANT, *bas*. Je te permets de me ruiner pour elle!

CAMPAGNOL, *à part*. A moi les fonds! (*Marie va à la table et signe.*)

NICOTTE, *à part*. Allons bon, encore une d'enjolée!

CHANTERELLE. Mon enfant! oh! tiens... tu es sublime! Ouvriers, ouvrières et pipeaux! accourez tous! (*Tout le monde entre.*) Je suis le parrain de cette enfant-là, je l'ai baptisée Marie... mais je la rebaptise au nom des Muses et du dieu Apollon! Je la surnomme *Faridondaine!*

TOUS. Vive *Faridondaine!* (*Le rideau baisse.*)

ACTE II.

Troisième tableau.

Intérieur chez Anselme.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, *seule, à droite*.

Quinze grands jours! que c'est long, mon Dieu, quand on pleure... Il faut qu'il y ait eu, dans la détermination de Marie, quelque chose que nous ne savons pas... (*Se levant.*) Ah! vrai, tout ça n'est pas vivre!... On vient... (*Courant au fond.*) Eh! mais, n'est-ce pas Nicotte, la bonne de chez Chanterelle?... Dieu soit béni, elle va peut-être me donner des nouvelles.

SCÈNE II.

LOUISE, NICOTTE, *tenant un paquet*.

NICOTTE. Faites excuse, mam'zelle, si je vous dérange, moi et mon paquet.

LOUISE. Vous venez de là-bas?... C'est votre maître qui vous envoie?...

NICOTTE. C'est-à-dire, entendons-nous, c'est lui qui me renvoie.

LOUISE. Comment?

NICOTTE. Ah! mon Dieu, oui... Quand on a eu fermé la boutique et décroché l'enseigne, v'là qu'on est allé s'installer dans un beau café qui chante des Champs-Elysées... mais v'là-t-il pas que monsieur Chanterelle s'est buté dans l'esprit de me faire chanter ses bêtises de musique!... en me jurant que c'était plus que les Mousquetaires de la Reine et Guimauve Tell! Moi, j'ai pas voulu... c'est mon idée, à moi! si bien qu'il m'a appelé cruche, et que je lui ai répondu cruchon! et qu'il m'a flanquée à la porte, en oubliant de me payer mes gages!... Soixante-trois livres dix sous!... hein! pas de chance!

LOUISE. Mais vous connaissez Marie... vous savez qu'elle est avec son parrain... et... et vous ne m'en parlez pas!

NICOTTE, *avec embarras*. Mam'zelle Marie... oui, oui... la *Faridondaine!* Dame! c'est que j'vas vous dire... j'sortais point de la cuisine, moi!

LOUISE. Comment! vous ne l'avez pas vue... vous ne lui avez pas parlé!

NICOTTE, *à part*. Ah! merette! et moi qui ai ordre de ne rien dire! (*Haut.*) Oh! mais, si fait, si fait! à preuve qu'ayant appris qu'il me renvoyait, le vieux toqué de Mayestro (*Mouvement de Louise.*) Mayestro, c'est Chanterelle... car ils se sont tous debaptisés comme des païens... Elle m'a fait venir et m'a dit: Nicotte, va-t'en les trouver à Saint-Mandé... dis-leur comme ça que c'est moi qui te recommande, ils te prendront, bien sûr... Ce qui fait que je suis venue, là, tout drè et tout bonnement... avec ma malle.

LOUISE. Elle t'a dit cela! Elle a pensé à nous! Eh bien! ma bonne Nicotte, c'est convenu, je te garde. Tiens, voilà le puits et le grand baquet qu'il faut remplir tous les matins. Moi, je vais préparer ma vente pour le marché de demain... (*A part.*) Et André, où peut-il être? (*A Nicotte.*) Allons, bon courage, ma fille... va, nous sommes de bonnes gens, tu verras, tu seras heureuse avec nous. (*Elle entre à gauche.*)

SCÈNE III.

NICOTTE, *seule, puis* ANDRÉ.

Ah! non, que je ne serais pas venue, si j'avais su! Tenir sa langue quand all' n'demande qu'à aller! v'là une besogne!... Nicotte, que m'a dit la pauv' Marie, ils ignorent là-bas que mon père est malheureux, il le leur a caché, je dois le leur cacher aussi... qu'ils croient de moi ce qu'ils voudront, moi, j'sais c'que j'ai à faire, et le bon Dieu me soutiendra!... Ah!... et l'on dira du mal des femmes!... N'y a que nous pour le courage!... J'vas tirer de l'eau. (*Elle sort à droite.*)

ANDRÉ, *entrant par le fond*. Enfin, je l'ai vue... de loin... sur cette espèce de théâtre, où elle étale, sans rougir, sa jeunesse et sa beauté! Autour d'elle se pressaient de jeunes élégants, le lorgnon dans l'œil, le cigare à la bouche, et l'insultant presque à force de bravos! Montbrillant était au milieu d'eux. Il y avait dans son regard tout l'éclat d'un insolent triomphe! Ah! c'était trop! Et cette lettre, cette provocation que j'avais préparée, j'ai couru la porter à son hôtel... Il faudra bien qu'il réponde à mon défi...

NICOTTE, *rentrant pour prendre son paquet*. Tiens! ce brave André! Bonjour, mon pays.

ANDRÉ. C'est toi, Nicotte!

NICOTTE. Chut! j'entre en service ici; c'est arrangé avec mam'zelle Louise, et moi j'ons queuque chose à vous dire...

ANDRÉ, *avec joie*. Tu as vu Marie... C'est elle qui t'envoie?

NICOTTE. Oui, elle m'envoie vous apprendre quelque chose qui vous fera plaisir.

ANDRÉ. Oh! parle! parle vite! Je ne sais quel rayon d'espoir...

NICOTTE. Mais pour que je parle, il faut vous taire, vous... Elle a reçu un anneau de vous, pas vrai?

ANDRÉ. Elle l'a toujours!

NICOTTE. Tiens! pour qui donc que vous la prenez? Hier, donc, quand je suis allée lui dire adieu, elle m'a dit: « Va-t'en vers lui, et dis-lui qu'il se tienne en paix, que le jour où je cesserai de l'aimer, j'aurai l'honnêteté de lui renvoyer son anneau! »

ANDRÉ. Elle le prévoit donc ce jour?

NICOTTE. Eh! non! car en le portant à ses jolies lèvres, elle a ajouté: Jamais!

ANDRÉ. Bien vrai! elle a dit cela? Ah! il faut que je t'embrasse, Nicotte. (*Il l'embrasse.*)

NICOTTE. Eh ben! eh ben!... si c'est comme ça que vous me payez mes commissions, vous!... Bah! à présent que j'ai fini... je m'en vas serrer mon paquet! (*Elle disparaît par la droite.*)

NICOTTE, *au dehors*. Eh ben! eh ben! est-ce qu'on entre ainsi chez les gens?

SCÈNE IV.

ANDRÉ, LOUISE, NICOTTE.

LOUISE, *entrant vivement*. André! ah! c'est vous! Ah! mon ami!

ANDRÉ. Quoi?

LOUISE. J'ai cru voir là-bas, venir sur la route...

ANDRÉ. Qui?

LOUISE. Venez!

NICOTTE, *comme barrant le passage*. Je vous dis qu'on n'entre pas... Qui êtes-vous? Que voulez-vous? (*Anselme a paru à droite. — Louise va à lui et se précipite dans ses bras.*)

LOUISE. C'est mon père!

ANDRÉ, *allant à lui*. Anselme!

NICOTTE. Le papa!... et moi qui l'ai bousculé, pas de chance!... J'vas aller lui tailler une bonne soupe... ça nous raccommodera. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

ANSELME, ANDRÉ, LOUISE.

ANSELME, *assis à droite*. Louise, André, que je suis heureux de vous revoir... J'ai su la mort de Thérèse, et je connais tout ton dévouement, mon brave garçon. Mais, Marie... où donc est Marie?

LOUISE, *regardant André*. Marie...

ANDRÉ, *vivement*. Vous la verrez bientôt.

ANSELME. Bientôt!... Elle est absente, elle est sortie... Elle n'est pas malade au moins!

LOUISE, *même jeu*. Non, mais...

ANDRÉ. Un peu de fatigue... Elle repose.

LOUISE, *à part*. Mon Dieu!

ANSELME. Allons, tu me rassures... Ah! voyez-vous, mes enfants, je suis tellement habitué au malheur, que je suis étonné quand je n'en rencontre pas un nouveau à chaque pas que je fais.

ANDRÉ. Le ciel vous a donc tenu rigueur jusqu'au bout, mon pauvre maître?

ANSELME. Jusqu'au bout.

LOUISE. J'ai tout appris d'André, depuis peu de jours. Méchants que vous êtes, vous m'aviez tous deux caché la vérité. Mais cet homme, cet associé, ce Berthold, dont vous attendiez une restitution.

ANSELME. Je l'ai trouvé.

LOUISE. Ah! eh bien?

ANSELME. Eh bien! il est encore plus misérable que moi... Devenu joueur, — je n'ose dire escroc, il a tout perdu, tout dévoré...

LOUISE. Eh! qu'importe l'argent! nous vous revoyons. Je ne demande rien de plus à la Providence.

ANSELME, *lui serrant la main en souriant*. Pauvre enfant! on voit bien que tu ne connais pas les affaires de ce monde. Je n'implore qu'une chose de ceux qui ont eu confiance dans ma probité. Qu'ils prennent tout, qu'ils vendent tout; — mais qu'ils ne flétrissent pas mon nom, qu'ils me laissent l'honneur... cet honneur, André, qui ne se trouve pas seulement sur les champs de bataille, mais qui se recueille aussi dans un labeur honnête, dans un travail courageux et modeste, et qui se transmet comme le plus beau des héritages.

ANDRÉ. Oh! votre voix sera entendue. — Qui donc pourrait être insensible à cette éloquence de la probité? — Votre fortune... Eh bien, nous la recommencerons. — Voyez ces bras, touchez ce cœur... soyez tranquille, père Anselme, nous payerons tout, jusqu'au dernier sou, et quand vous passerez, on ne dira pas: c'est une faillite! — On dira: « Savez-vous quel est cet homme? c'est » Anselme, et ce nom signifie la loyauté et l'hon- » neur! »

ANSELME. André! mon fils!

LOUISE, *à elle-même*. O ma sœur! qu'as-tu fait?

ANDRÉ, *allant à Louise*. Silence!

ANSELME, *à gauche*. Mon courage renaît... Que sera-ce donc quand ma petite Marie sera là, et me dira de sa voix douce, car elle a toujours sa délicieuse petite voix, n'est-ce pas? Espère en nous qui ne vivons que pour toi.

NICOTTE, *entrant*. Pardon, excuser, mais monsieur le patron arrivant de voyage, j'ai pris sur moi de mettre quelque chose sur la table.

ANSELME. C'est une bonne idée! — Venez, venez, mes enfants. — En attendant son réveil, nous causerons d'elle.

NICOTTE, *à part*. Ah! nous v'là raccommodés.

ANDRÉ, *à Nicotte*. S'il vient quelqu'un, prévenez-moi seul.

NICOTTE. Oui not' pays. (*Vite et bas.*) Dites donc, comment que vous allez arranger ça avec le père?

ANSELME. Eh bien! tu ne viens pas?

ANDRÉ. Me voilà! me voilà! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

NICOTTE, *puis* COLIBRI.

NICOTTE. C'est singulier... le papa a l'air tranquille... faut croire qu'ils n'ont rien dit... faisons comme eux... et bouche close devant lui. (*Voyant entrer Colibri habillé en groom.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

COLIBRI. Master André, *il you please*?

NICOTTE. Tiens, un Anglais! Eh! non, que j' suis bête! c'est ce galopin de Colibri.

COLIBRI. C'est cette pie de Nicotte. — Vous avez donc trouvé une place?

NICOTTE. Comme vous voyez.

COLIBRI. Et des gages?

NICOTTE. Ah! ça, j' sais pas encore! Mais vous, comment que ça se fait que depuis avant-hier que je vous avons quitté, vous soyez passé *anglish*?

COLIBRI. Parce que monsieur de Campagnol... (*Il salue chaque fois qu'il prononce ce nom.*) Parce que cet homme étonnant a fait entendre au conseil d'administration qu'il fallait un cabriolet pour faire marcher l'affaire... et de plus un groom anglais pour entrer au service du même cabriolet. — En conséquence, comme mes facultés naturelles me portent à parler avec une grande facilité toutes les langues continentales et que je chante avec un égal succès la charge normande et la chansonnette anglaise, monsieur de Campagnol m'a choisi pour figurer à sa suite un jockey pur sang: tout cela, aux frais de la chose et au bénéfice du gérant. Le gérant, monsieur de Campagnol.

NICOTTE. Si c'est pour me dire toutes ces balivernes que vous êtes venu, vous pouvez bien vous en retourner.

COLIBRI. Pour ça et pour autre chose. Prévenez monsieur André que monsieur de Campagnol veut lui parler seul à seul.

NICOTTE. Le v'là précisément.

COLIBRI, *se posant de biais*. J'aime autant qu'il ne me reconnaisse pas.

NICOTTE, *à André qui rentre*. C'est monsieur de Campagnol qui vous demande.

ANDRÉ. Ah! vient-il me parler de la part de son digne ami, monsieur de Montbrillant. C'est bien, il peut entrer. (*A Colibri.*) Allez le dire à votre maître.

COLIBRI, *s'en allant*. Yes, sir, yes, sir!

NICOTTE. Qu'est-ce qu'il peut donc avoir à faire ici, ce grand escogriffe? Je m'en vas toujours avertir mam'zelle Louise. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

ANDRÉ, CAMPAGNOL.

CAMPAGNOL, *le lorgnant du fond*. Monsieur André, si je ne me trompe.

ANDRÉ. Oh! pas de manières, vous me reconnaissez parfaitement... voyons, parlez vite, et parlez bien; venez vous de la part de monsieur de Montbrillant à qui j'ai écrit: vous êtes un lâche?

CAMPAGNOL. Je ne sais pas ce que vous avez écrit précisément à monsieur le comte de Montbrillant; seulement toutes ces fadaises de duel m'intéressent peu et j'ai des affaires plus sérieuses qui m'attendent à la Bourse... Ainsi ..

ANDRÉ. Je vous bien, pas de paroles inutiles. Monsieur de Montbrillant a reçu ma lettre, et vous envoie pour m'en demander raison; nous choisissons l'épée et nous nous battons tout de suite... c'est cela, n'est-ce pas? eh bien, partons!

CAMPAGNOL. Tudieu! comme vous y allez! quel dommage que vous ne soyez pas jeté dans les affaires, vous les auriez menées joliment. — A propos, dites-moi, c'est bien vous qui avez été élevé à Saint-Georges, petit village au-dessus de Montmorency... par une bonne vieille femme qu'on appelait la grand'Berthe?

ANDRÉ. Pourquoi ces questions?

CAMPAGNOL. Pour rien! (*A part.*) Pour beaucoup.

ANDRÉ. Est-ce que par hasard on hésiterait à se battre avec moi, sous prétexte que je ne suis qu'un enfant trouvé et que je n'ai pas de nom... Qu'on se rassure! si monsieur de Montbrillant est comte, moi je suis soldat, et en fait de titres, honneur vaut noblesse. Allons, marchons.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LOUISE, *qui vient d'entrer*.

LOUISE. André! vous n'irez pas!

ANDRÉ. Louise!

LOUISE, *pleurant*. Quoi! j'ai déjà perdu une sœur, et vous voulez m'enlever un frère! car il vous tuera. Que peut le courage du plus brave... contre l'adresse d'un spadassin!

ANDRÉ. Retirez-vous, Louise, ne demandez pas à un soldat de se déshonorer! Suivez-moi, monsieur.

CAMPAGNOL, *froidement*. C'est inutile, monsieur; je venais vous dire que ce duel n'aura pas lieu.

LOUISE. Ah! monsieur, soyez béni.

ANDRÉ, *avec force*. Vous avez dit que ce duel... Il veut donc que je l'assomme à coups de bâton, votre monsieur de Montbrillant?

CAMPAGNOL. Monsieur de Montbrillant ne sait même pas que vous lui avez écrit. Seulement votre lettre est tombée sous les yeux de mademoiselle Marie, et voici ce qu'elle vous répond.

ANDRÉ. Une lettre!

LOUISE. De Marie!

ANDRÉ, *lisant*. « André, vous êtes le plus noble, » le plus généreux des hommes, mais moi je ne » serais pas digne même de votre pitié si j'accep- » tais votre généreux sacrifice. Ne me demandez » pas pourquoi je le refuse, André!... (*Hésitant.*) » Et ne m'aimez plus... que comme un frère! »

LOUISE. Cette lettre lui a été dictée, arrachée par la violence ou par la surprise, j'en suis sûre.

CAMPAGNOL. En direz-vous autant de cet anneau, gage de fidélité qu'elle avait reçu de vous?... elle m'a chargé du soin pénible de vous le remettre.

LOUISE. Oh! mon Dieu! mon Dieu!

ANDRÉ, *prenant l'anneau*. Oh! l'infâme! l'infâme!

LOUISE. André!

ANDRÉ. Quoi donc? ne pleurez pas, Louise; cette femme ne vaut ni les pleurs d'une honnête fille, ni la vie d'un brave homme... (*A Campagnol.*) Je ne vous retiens plus, monsieur...

CAMPAGNOL, *à part*. L'affaire est enlevée. (*Tirant sa montre.*) Deux heures! l'heure de la Bourse! (*Appelant.*) Tom!

COLIBRI, *paraissant*. Yes, milord!

CAMPAGNOL. Mademoiselle, et mon jeune ami, je vous tire ma révérence, excusez-moi... Le temps est aussi un capital, et, pour le moment, je n'ai que celui-là. Adieu, adieu... (*A part.*) Ah! c'est là cet André... ce fils disparu. Je ne suis pas fâché de le connaître! Oh! bonne affaire! Quant au père Anselme! oh! le maladroit! comme il a bien fait de revenir! (*En sortant.*) Sans adieu, mes très-chers!

SCÈNE IX.

ANDRÉ, LOUISE, *puis* ANSELME *et* NICOTTE.

ANDRÉ. Perdue! perdue à jamais!

LOUISE. Pauvre Marie!... J'entends la voix de mon père...

ANDRÉ. Anselme! que lui dire? J'ai peur devant la douleur de cet homme.

LOUISE. Il vient!

ANDRÉ. Mon Dieu! une pareille honte sur son nom... une douleur pareille ajoutée à ses souffrances! Il en mourra!

NICOTTE, *entrant à la suite d'Anselme*. Mais, monsieur, je vous assure que je ne savons rien... (*A part.*) Ah! tant pis!

ANSELME. Louise, André, vous m'avez trompé!

LOUISE. Mon père!

ANSELME. Sur la foi de vos paroles et ne pouvant résister à mon impatience, j'étais monté à sa petite chambre, dont je savais si bien le chemin; je voulais, sans l'éveiller, appuyer mes lèvres sur son front, le baiser du retour, comme en partant j'y avais déposé le baiser d'adieu! La chambre était vide, et tout y était à l'abandon; j'ai ouvert les armoires... plus rien de ce qui appartenait à Marie... Louise, André, répondez-moi: où est-elle, où est mon enfant?

ANDRÉ. Armez-vous de courage, Anselme, un grand malheur a frappé votre famille.

ANSELME. Un... un malheur?

ANDRÉ. Celle que nous aimions tant, Marie. .

ANSELME. Parle donc, achève!

ANDRÉ. Vous ne devez plus la revoir!

ANSELME. Elle vous a quittés? elle a quitté cette maison?

NICOTTE, *à part*. Pauvre homme!

ANDRÉ. Pour toujours!

ANSELME. Pour toujours! Elle s'en est allée... et comment... Mais parlez donc! vous voyez bien que je vous devine, parlez!... Dites-moi qu'elle est déshonorée, qu'il faut que je la maudisse, et qu'avec ma malédiction s'exhale mon dernier soupir!

ANDRÉ. Arrêtez!

ANSELME. Eh bien!

ANDRÉ. Non, non, elle n'est pas déshonorée!... Anselme, elle est morte!

ANSELME. Morte! mon enfant!... morte! et moi qui l'accusais. Ma pauvre tête se trouble, je brûle et je frissonne! Oh! si ce pouvait être la mort!

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN RECORS, *avec deux personnages qui sont au fond*.

LE RECORS, *saluant, à Anselme*. C'est bien vous, monsieur, qui vous nommez Pierre Anselme?

ANSELME, *relevant la tête*. Oui, monsieur.

LE RECORS. Au nom de la loi, je vous arrête!

ANSELME, *se levant*. Moi!

LOUISE. Mon père!

ANDRÉ. Comment? chez lui!

LE RECORS. C'est au nom de la loi!

ANSELME, *les arrêtant du geste*. Laissez, André! (*Avec résignation.*) Que m'importe ce nouveau malheur, quand j'ai à pleurer sur une tombe! (*Après avoir embrassé Louise et André.*) Je vous suis, messieurs! (*Ils sortent. Le théâtre change.*)

Quatrième tableau.

Au changement, le théâtre offre l'aspect d'un café chantant aux Champs-Élysées.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADRIENNE, CHANTEUSES, *puis* CAMPAGNOL, JOSEPH, FRANÇOIS *garçons de café*, UNE BOUQUETIÈRE, *puis* CHANTERELLE, *ensuite* MONTBRILLANT, ALZA, MARIE.

FRANÇOIS, *après les applaudissements*. Messieurs, notre camarade Adrianoff va faire la quête.

LE BOURGEOIS, *assis avec sa famille, sur le devant, à droite. A sa femme*. On va faire la quête... si nous nous en allions?...

LA DAME. Non, non, mon ami, je veux entendre chanter.

FRANÇOIS, *à une table, sur le devant, les cafetières à la main, d'une grosse voix*. Pas de crème?

UN CONSOMMATEUR. Non!

JOSEPH, *vers le milieu*. Un sorbet au huit! Versez, guéridon.

FRANÇOIS. Boum!

LE BOURGEOIS. Garçon, une glace et six cuillers!

JOSEPH. Voilà, monsieur, voilà!

LA BOUQUETIÈRE. Allons, messieurs, fleurissez vos dames!

LE BOURGEOIS. Allez-vous-en, nous n'aimons pas les fleurs.

CAMPAGNOL, *traversant le monde, à gauche, appelant*. François, garçon de fourneau!

FRANÇOIS. Voilà, voilà!

CAMPAGNOL. A-t-on apporté de la ville tout ce que j'ai demandé?

FRANÇOIS. Pas encore, mais on va arriver.

CAMPAGNOL. C'est ça; jamais d'exactitude, jamais à l'heure; je ne suis pas content de vous!

FRANÇOIS. Mais...

CAMPAGNOL. Pas de mais! vous êtes mous comme des chiffons; vous n'avez pas de ressort, vous ne rebondissez pas... en un mot, vous ne poussez pas à la consommation, vous n'enlevez pas les consommateurs.

FRANÇOIS. Comment!...

CAMPAGNOL. Je sais ce que je dis!... Allons, tournez-moi les talons.

FRANÇOIS. Boum!

JOSEPH, *au bourgeois*. La glace demandée, voilà, monsieur! c'est trente sous!

LE BOURGEOIS. Comment? trente sous, une glace?

JOSEPH. Oui, monsieur, trente! dix sous la glace et vingt sous l'eau frappée.

CAMPAGNOL, *à part*. Vingt sous l'eau frappée! (*Appelant.*) Joseph, j'augmente tes gages.

JOSEPH. Merci, monsieur.

CAMPAGNOL, *à François qui se trouve à sa droite*. Que ceci vous serve de leçon... le mérite a toujours sa récompense, vous le voyez!

FRANÇOIS. Boum!

LE BOURGEOIS, *à Adrienne qui passe en quêtant, se découvrant*. Bonjour, madame.

ADRIENNE. Merci, monsieur. (*Elle continue sa quête.*)

LE PUBLIC. La Faridondaine!

CHANTERELLE. On demande ma filleule! Je vais lui faire répéter ma rose du Guadalquivir!

CAMPAGNOL, *à gauche, l'arrêtant*. C'est inutile! elle chante ce soir autre chose!

CHANTERELLE. Comment, autre chose? Eh bien! et ma musique?

CAMPAGNOL. Mon cher, l'affaire avant tout!... et votre musique! votre musique!... D'abord, c'est pas de la musique... c'est ce que nous appelons nous de la musiquette!

CHANTERELLE, *exaspéré*. Musiquette! Dites donc, vous, mêlez-vous donc un peu de vos demi-tasses et de vos bavaroises! J'entends et je prétends qu'on ne chante ici que du moi... rien que du moi!... Musiquette!

CAMPAGNOL. Ah! tenez! vous n'êtes qu'une vieille bête!

CHANTERELLE. Moi?

CAMPAGNOL. Vous!

CHANTERELLE. Moi ?

CAMPAGNOL. Votre musique est stupide!

CHANTERELLE. Eh! sans ma musique, est-ce qu'on pourrait avaler votre horrible consommation ?

CAMPAGNOL. Taisez-vous, et pas de scandale! Elle chantera tout ce que vous voudrez. (*Chanterelle sort à gauche.*)

FRANÇOIS. Allons, messieurs, renouvelez la consommation, pour la seconde partie du concert.

JOSEPH, *au bourgeois, à droite.* Que faut-il vous servir, monsieur?

LE BOURGEOIS. Nous n'avons pas encore fini notre glace!

CAMPAGNOL. Et ils sont six pour la prendre. (*A Montbrillant qui paraît à gauche.*) Ah! vous voilà! je vous attendais; tout marche à merveille!

MONTBRILLANT. Et Marie?

CAMPAGNOL. Heureux mortel! Pour vous, elle renonce à ce monsieur André.

MONTBRILLANT. Ah! tu crois!

CAMPAGNOL. J'en suis sûr... elle m'a chargé de la mission délicate de lui reporter son anneau, premier gage et dernier soupir d'un sentiment qui devait durer toujours!

MONTBRILLANT. Allons donc! Le sot qui croit m'abuser. Je sais tout. J'étais provoqué par André... Tu m'as caché la lettre qu'il m'écrivait... et c'est pour que je ne tue pas son cher André qu'elle a eu le triste courage de lui laisser croire à son infidélité.

CAMPAGNOL. Eh bien! c'est une femme de dévouement, vous le voyez; avec le dévouement on va loin... Anselme est de retour.

MONTBRILLANT. Le père de Marie! Tu le vois, un nouvel obstacle!

CAMPAGNOL. Je n'en connais pas! J'ai acheté les créances, et le bonhomme vient d'être arrêté.

MONTBRILLANT. Comment! tu as osé?

CAMPAGNOL. Oui, pour vous rendre maître de la situation, car maintenant vous pouvez dire à Marie: Choisissez entre le malheur de votre père... et... et mon bonheur!

MONTBRILLANT. Toujours de l'argent.

CAMPAGNOL. Oh! comment! vous allez compter, quand vous entamez à peine votre quatrième héritage?

MONTBRILLANT. Tais-toi! tais-toi! Je n'y consentirai jamais! Pas un mot de plus! (*Il s'assied à une table sur le devant à gauche.*)

LE PUBLIC. La Faridondaine!

ALZA, *paraissant.* Mesdames et messieurs! je vais avoir l'honneur de vous chanter : « Si j'étais le roi d'Espagne. » (*Murmures. Il chante.*)

« Ah! si j'étais le roi d'Espagne!...

QUELQUES VOIX. Non, non, pas vous! La Faridondaine!

ALZA, *il chante.*

Ah! si j'étais le roi d'Espagne!...

(*On l'applaudit par manière de plaisanter.*)

Messieurs, je suis charmé de l'accueil sympathique.. je suis confus... (*On lui jette un échaudé.*) Je suis touché...

LE PUBLIC. La Faridondaine!

ALZA, *au public.* Ah! c'est la Faridondaine que vous demandez; fallait donc le dire! (*Il sort et revient de suite amenant Marie. Alza au public.*) Messieurs, notre camarade Faridondaine va vous chanter la *Fiorinella*, canzonnetta napolitaine.

CHANTERELLE, *aux musiciens.* Pardon, pardon, messieurs, ce n'est pas la ritournelle de ma rose du Guadalquivir que vous jouez là... Marie, Marie, tu ne chantes donc pas ma rose du Guadalquivir?

MARIE. Pardon, mon parrain, c'est que...

CHANTERELLE. C'est que... quoi?

MARIE. C'est que j'ai appris autre chose.

CHANTERELLE. Ah! alors, chante, chante. (*A part.*) Tout le monde me trahit. On m'immole, je m'incline, je me dévoue. (*aux musiciens*) Allez, messieurs, allez.

MARIE. (*Air nouveau de M. Ad. Adam.*)

Quels sont ces refrains	Fiorinelle au bruit
Et ces tambourins?	Des sequins sourit
Gais napolitains,	Et l'on applaudit
C'est Fiorinelle	Quand elle dit:
Qui chante à ravir	Ah! O vous qui m'aimez,
L'amour, le plaisir	Et qui m'écoutez,
Et qui fait courir	Signori, donnez,
Naples la belle.	Donnez encore,
Rien n'est plus charmant	Car si je séduis,
Que la belle enfant	Rossignol des nuits,
Dansant et chantant	Je me tais et fuis
La sarterelle.	Quand vient l'aurore.

(*Après le chant, applaudissements, on lui jette des bouquets. Montbrillant jette le sien. Chanterelle au comble de la joie sort vivement par la gauche. Champagnol accourant à Montbrillant.*)

CAMPAGNOL. Vous voyez, que décidez-vous ?

MONTBRILLANT, *dans l'extase.* Fais ce que tu voudras!

ACTE III.

Cinquième tableau.

LA PRIMA DONNA.

Chez Montbrillant. Un riche boudoir. — A gauche, sur le devant, est placé latéralement un piano; à droite, un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE.

NICOTTE, DESROSIERS.

NICOTTE. Ah! c'est vous, monsieur le docteur!

DESROSIERS. Ma foi, oui... Il faisait beau ce matin, une bonne petite gelée d'automne; je me suis dit : allons voir à Auteuil notre Malibran solitaire. Si une promenade à la campagne ne fait pas de bien au malade, elle n'est pas nuisible au médecin.

NICOTTE. Alors, vous vous portez bien.

DESROSIERS. Comme tu vois. Ah çà, fait-il jour chez ta maîtresse ?

NICOTTE. C'est tout au plus; quand on travaille comme elle, une partie de la nuit... et à la musique encore!

DESROSIERS. Ah çà, as-tu remarqué dans sa voix ces intermittences, ces faiblesses subites qui m'avaient un peu inquiété, ces jours derniers?

NICOTTE. Elle! ah! elle n'a jamais mieux chanté.

DESROSIERS. Ah! tant mieux! (*A part.*) Non, tant pis! si, tant mieux! (*Haut.*) Cependant je veux la voir. Je vais faire un tour de jardin et attendre qu'elle soit visible... justement, ce bon Montbrillant m'a donné d'excellents cigares... et je vais fumer ma petite contrebande en attendant le réveil de la beauté. (*Il sort à droite.*)

SCÈNE II.

NICOTTE, *seule.*

S'il croit que c'est avec ses petits brimborions d'ordonnances qu'il va la guérir, ma pauvre maîtresse! quand c'est le cœur qui souffre, il n'y a rien à faire. Depuis le jour de la débâcle ousque je quittai Saint-Mandé et qu'elle me prit comme femme de chambre... j'en ai ben vu et ben entendu. Et quand le père Anselme, qui croit toujours qu'elle est morte... et que personne n'a osé détromper... quand ce pauvre brave homme est sorti de prison et qu'il est remonté sur sa bête, et que sa maison a recommencé à marcher, ça aurait dû la rendre heureuse... Ah ben, oui!... elle a beau ne jamais me parler d'André... je sais ben à quoi m'en tenir... et j'ai ben deviné de quoi il retourne, moi, Nicotte la bête... Le cœur c'est souvent plus fin que l'esprit. (*L'apercevant.*) Ah! la v'là!

SCÈNE III.

MARIE, NICOTTE. (*Marie paraît, se dirige vers la cheminée et s'arrête debout.*)

NICOTTE. Madame! (*A part.*) La v'là avec ses papillons noirs. (*Haut.*) Madame, ah ben, j'vas me fâcher à la fin. C'est-il une existence que de ne plus parler ?

MARIE. Ah! te voilà. Bonjour, ma fille.

NICOTTE. Monsieur Desrosiers, votr' docteur, m'a bien recommandé de ne pas vous laisser enoircir l'esprit, depuis ces spasmes qui vous prennent le matin en vous éveillant. Il est là, dans le jardin, monsieur Desrosiers; il va revenir, et, voyez-vous, on doit toujours être gaie devant un médecin, parce qu'autrement il lui vient l'idée de vous soigner... Il faut prendre garde.

MARIE, *s'asseyant à droite.* Ah! à propos, et mon pauvre parrain Chanterelle, l'as-tu vu ?

NICOTTE. Certainement. Je lui ai porté l'argent que vous lui avez donné pour partir. Quelle dégringolade! Enfin le v'là déménagé pour la province avec Adrienne, Colibri, le gros Alza et Clair-de-Lune. Et puis, vous ne savez pas : il s'est acheté une longue cariole, à un cheval, autant dire l'arche de Noé. Il y entre deux harpes, deux guitares, un dorteir et un fourneau pour le pot au feu! Ils sont douze là-dedans. C'est à ne pas savoir s'il faut en rire ou en pleurer!

MARIE. Pauvre homme!

NICOTTE. Pour moi, je n'ai pas eu le cœur de lui retenir mes soixante-trois livres dix sous.

MARIE. Bien, bien, mon enfant... laisse-moi.

NICOTTE. Ah! oui, vous voulez travailler. (*A elle-même.*) Elle se brûle le sang à pianoter comme ça le jour et la nuit. (*Haut.*) Dites donc, madame, on dit que vous allez partir pour l'Italie... Vous m'emmènerez, n'est-ce pas?

MARIE. Oui, oui, ma fille.

NICOTTE. C'est que, voyez-vous, moi, je suis d'attache. (*A part.*) Et je n'oublierai jamais que c'est à elle que je dois d'avoir joué pour la première fois au gage touché! (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

MARIE, *puis* LE DOCTEUR.

MARIE. L'Italie! le théâtre et ses émotions, ses fièvres et ses luttes! Oui, voilà ce qu'il me faut désormais!... Voyons, redisons ce morceau que je dois chanter aujourd'hui devant le chambellan chargé d'emmener une prima donna au théâtre de la Scala! Oui, oh! oui, le travail. Au bout, sera peut-être le salut! En attendant, c'est l'oubli. (*Elle prélude sur son piano, et l'air du premier acte lui revient sous les doigts.*) L'oubli!... mais tu te trompes, pauvre Marie, c'est le souvenir! c'est toujours, malgré toi, cette mélodie des temps heureux que tu voudrais chasser de ta mémoire, et qui revient sans cesse parler à ton cœur. (*Tout en jouant, elle parle.*) Qu'elle était fraîche et naïve, cette chanson d'autrefois! André l'aimait... Ah! pauvre Marie, c'est le miroir de ton passé!

O Fauvette
Jeliette,
Reine de nos buissons!

(*Parlé.*) Je suis folle! ce n'est pas avec cela que je puis me faire engager pour la Scala! c'est avec ce grand air italien... (*Elle prélude.*)

Stagion d'Assenza,
Ben empia e longa sei
Ma ni m'inganni,
Nè da te vinta sono
Ch'ei torni, deh ch'ei torni
E ti perdeno

(*Elle fait une roulade et revient sur une cadence insensible à ces mots :*)

Oiseau, redis-moi tes chansons.

Ah! c'est plus fort que moi, goûtons encore cet instant de bonheur! (*Variations brillantes sur l'air du premier acte. A mesure qu'elle chante l'émotion la gagne, et ses dernières notes s'éteignent dans les larmes. Sur la fin de l'air, le docteur a paru et est venu s'asseoir en silence sur le canapé, puis il se lève et va lui tâter le pouls.*) Ah! vous étiez là, docteur. (*Elle se lève.*)

DESROSIERS. Bonjour, mon enfant! Toujours les souvenirs du passé... et pourtant vous aimez monsieur de Montbrillant.

MARIE. Certainement... je l'aime!

DESROSIERS. Je le veux bien... mais croyez-moi, soignez-vous...

MARIE. Que voulez-vous dire?

DESROSIERS. Oh! rien d'inquiétant... mais... j'ai cru remarquer chez vous un état prononcé de mélancolie.

MARIE. Vous vous trompez, je suis heureuse, très-heureuse! n'ai-je pas tout ce que je pouvais désirer... les jouissances du luxe, des maîtres qui me font faire des progrès rapides, et enfin l'espoir d'atteindre bientôt ce but tant désiré : le succès et la renommée. Croyez-moi, docteur, je suis très-heureuse. (*Elle passe à droite et s'assied.*)

DESROSIERS. Allons, tant mieux... tant mieux... (*A part.*) C'est-à-dire tant pis! Après tout, la médecine peut se tromper, et un médecin, bien davantage... Je crois pourtant que je ne me trompe pas... (*Apercevant Montbrillant et Campagnol.*) Ah! ce cher Montbrillant!.

SCÈNE V.

DESROSIERS, MARIE, MONTBRILLANT, CAMPAGNOL.

MONTBRILLANT. Vous ici, Desrosiers! (*A Marie.*) Est-ce que vous seriez souffrante, Marie?

MARIE, *elle se lève.* Nullement, monsieur le comte, et la preuve, c'est que je reçois cette après-midi, et je vous demanderai la permission d'aller à ma toilette.

MONTBRILLANT. Comment? que voulez-vous dire? qui recevez-vous?

CAMPAGNOL. C'est un petit secret entre madame et moi. Nous allons en causer.

MARIE. Adieu, messieurs. Bonjour, docteur.

DESROSIERS, *à part*. C'est singulier. Elle dit qu'elle l'aime, et quand il arrive, elle s'en va!

SCÈNE VI.

CAMPAGNOL, DESROSIERS, MONTBRILLANT.

MONTBRILLANT, *à part*. Il faut convenir qu'on a raison de croire à mon bonheur! (*Haut.*) Allons, Campagnol, qu'avez-vous à me dire? parlez.

DESROSIERS, *au fond à droite*. Suis-je de trop?

CAMPAGNOL, *au milieu*. Au contraire! Il ne s'agit pas de médecine. Nous allons parler raison. Je serai franc, même brutal. La question est de vous servir. Vous avez déjà mangé trois héritages; mais je vous connais, vous donneriez volontiers le quatrième pour soustraire Marie à cette atmosphère de souvenirs et de regrets qu'elle respire à Paris.

DESROSIERS, *à part*. Ah! diable, il aborde un terrain glissant.

MONTBRILLANT. Eh bien, monsieur?

CAMPAGNOL. Il y a de par le monde un André, un espèce de soldat laboureur, à qui notre divine Marie pense peut-être un peu trop depuis un an, tout à l'heure qu'elle a cessé de le voir.

MONTBRILLANT. Hein?

CAMPAGNOL. Dites si je mens!

MONTBRILLANT, *à part*. Le drôle m'a deviné. (*Haut.*) Ah çà, est-ce que vous allez me proposer de voyager? s'agit-il d'aller fonder un café lyrique à Calcuta ou à Pondichéry?

CAMPAGNOL. Pas si loin. L'affaire des Champs-Elysées était mirobolante; sans cet imbécile de Chanterelle avec son atroce musique, nous allions aux nues. Enfin, c'est liquidé, n'en parlons plus aujourd'hui. Qu'est-ce que vous demandez? Un moyen raisonnable d'arracher Marie à ce magnétisme des souvenirs. (*Mouvement de Montbrillant.*) Eh! vous avez beau le nier, c'est là que le bât vous blesse. Eh bien, dites un mot, et on lira demain dans les journaux de la capitale: « La diva Marianna va partir pour Milan, où » l'appelle un engagement fabuleux au théâtre » de la Scala. Verdi écrit pour elle une *Cléopâtre*, » un rôle où elle pourra déployer tous les mira» cles de sa voix flexible et puissante... » Hein? est-ce beau, est-ce assez gigantesque?

MONTBRILLANT. Comment? tu as fait cela sans me consulter?

CAMPAGNOL. Il faut enlever les affaires.

MONTBRILLANT. Et combien cela me coûtera-t-il, drôle?

CAMPAGNOL. Vous voulez rire! Combien plutôt cela vous rapportera-t-il! le privilége de la Scala est vacant. Il s'agit de racheter le bail aux créanciers d'une déconfiture, c'est un pot-de-vin tout rond de cent mille francs! Cent mille francs à Verdi pour son opéra! Cent mille francs pour l'imprévu!! Je prends de la marge! mais je ne m'appelle pas Campagnol si je ne fais pas deux cent mille écus dans ma saison. Bénéfice net, cent pour cent. Et pour vous plaire, ami, je conduis l'entreprise, je me fais impressario milanais! — Et tout cela pour la bagatelle de cent mille écus de capital roulant... que vous aurez l'intelligence de me confier!

MONTBRILLANT, *riant*. Ah! ah! ah! ah! — Ma parole, c'est toute une épopée que ce Campagnol. Mais, maraud, as-tu seulement consulté Marie?

CAMPAGNOL. Eh! depuis quinze jours, je mets en œuvre toute mon éloquence auprès d'elle, et pas plus tard qu'aujourd'hui, le chambellan autrichien qui se connaît en musique, doit venir l'entendre avant de conclure avec moi!

MONTBRILLANT, *passant au milieu*. Eh bien, docteur, qu'en dites-vous?

DESROSIERS, *qui s'est assis*. Mon cher, j'ai été le médecin de la Fiorelli et de madame Brüdener, vous savez, la belle madame Brüdener qui passait du fa grave à l'ut sur Alsa, et s'y tenait en équilibre au milieu d'un feu d'artifice de notes miraculeuses. (*Se levant.*) Eh bien, toutes deux ont perdu leur voix subitement, du matin au soir... On ne sait pourquoi... c'est-à-dire si... on sait parfaitement pourquoi, et j'aiquelque idée... Enfin, mon cher, voulez-vous que je vous donne un bon conseil? Emmenez-la en Italie et au plus vite...

CAMPAGNOL, *bas*. Bien! vous nous accompagnerez! medecin, à l'année! deux cents louis d'honoraires. — C'est convenu, (*Tirant sa montre.*) Deux heures, il faut que je me rende chez le chambellan.

UN DOMESTIQUE. Quelqu'un est là qui demande monsieur.

MONTBRILLANT. Dites qu'on attende.

CAMPAGNOL. Sans adieu! à ce soir! (*A Montbrillant.*) C'est convenu?

MONTBRILLANT. Oui, Figaro.

CAMPAGNOL. Bonjour, Almaviva! (*Il sort.*)

DESROSIERS. Moi, je reste à Auteuil. (*A part.*) Et puis, cette audition de ce soir m'inquiète.. Au revoir, Montbrillant. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

MONTBRILLANT, *puis* ANSELME, LOUISE.

MONTBRILLANT, *seul*. Campagnol a raison! oui, il faut l'éloigner de Paris, il faut la distraire, l'étourdir. Car je ne m'abuse pas; le pauvre père Anselme, victime de sa confiance dans je ne sais quel Berthold, son associé, était à son insu impliqué dans une accusation de banqueroute frauduleuse; je réussis non-seulement à le sauver... mais à lui laisser ignorer, à lui, ainsi qu'à sa famille, le terrible danger qu'il avait couru. Marie seule le savait, et la pauvre fille, dans un jour d'entraînement, a pris pour de l'amour ce qui n'était que de la reconnaissance! (*Il s'assied à droite.*) Nous nous sommes trompés tous les deux. Elle ne m'aime pas, elle ne m'aimera jamais.

LE DOMESTIQUE, *revenant*. Monsieur...

MONTBRILLANT. Ah! bien. — Faites entrer!

LOUISE, *à part*. C'est lui! — Et mon père qui a voulu venir à toute force.

ANSELME, *au fond*. Est-ce à monsieur de Montbrillant que j'ai l'honneur de parler?

MONTBRILLANT, *sans se retourner*. A lui-même. (*Se levant. A part.*) Qu'ai-je vu! la sœur de Marie.

ANSELME. Je me nomme Anselme, je ne suis qu'un pauvre jardinier fleuriste.

MONTBRILLANT, *à part*. Le père!...

ANSELME. Et vous deviez sans doute comment il se fait qu'un homme aussi obscur que moi ose venir vous troubler ainsi vos loisirs, et vous poursuivre jusque dans cette retraite où j'ai eu mille peines à vous découvrir! C'est d'hier seulement que je sais à qui je dois de pouvoir marcher libre, et la tête levée.

MONTBRILLANT, *troublé*. Pardonnez-moi, monsieur, je ne comprends pas... je ne sais ce que vous voulez dire... (*Il passe à droite.*)

ANSELME. Ne cherchez pas à nier, monsieur,... l'indiscrétion d'un de mes anciens créanciers m'a tout appris. Eh quoi! le bon Dieu a donc permis qu'un jeune homme jeté par la fortune au milieu de toutes les séductions de la vie, heureux de ce bonheur qui dessèche souvent le cœur; il a permis que vous, monsieur, vous, vous prissiez en pitié un pauvre vieillard que la honte allait tuer...

MONTBRILLANT. Assez, assez, je vous en prie...

LOUISE. Oui, oui, mon père, venez.

ANSELME. Plus qu'un mot et je me retire, sans vouloir diminuer cette dette sacrée... car mon bonheur sera désormais de travailler pour vous rendre ce que je regarde comme un prêt généreux; je voudrais connaître au moins la cause de votre noble conduite. Je vous en supplie, ditesmoi ce qui a pu faire de vous mon ange sauveur et me rendre à la vie, quand je n'avais à choisir qu'entre la honte et la tombe.

MONTBRILLANT. Monsieur, je vous en prie, ne m'interrogez pas, vous ne le saurez jamais!

LOUISE, *en lui jetant un regard*. Quoi! vous oserez porter le poids de cette reconnaissance...

NICOTTE, *retenant André qui paraît avec elle*. Monsieur André, qu'allez-vous faire?

SCENE VIII.

LES MÊMES, ANDRÉ, NICOTTE, *puis* MARIE.

ANSELME. Alors, monsieur, je ne vous demande plus qu'une grâce, celle de presser sur mes lèvres votre main bienfaisante et de vous remercier à deux genoux.

ANDRÉ, *qui est resté au fond*. — *S'avançant*. Relevez-vous! relevez-vous, Anselme.

MONTBRILLANT. André! (*Mouvement général.*)

ANDRÉ. J'ai pu mentir pour vous cacher le plus affreux malheur qui puisse frapper un père... mais je viens de voir vos cheveux blancs s'humilier devant cet homme! Tête levée, Anselme, tête levée, vous dis-je! c'est à la sienne à se courber! (*Marie paraît à la porte de gauche, allant la prendre.*) Et tenez, regardez et devinez!

ANSELME. Ah! je comprends tout à présent!

MARIE. Mon père, ne me maudissez pas!

ANSELME. Relevez vous, madame! quiêtes-vous, que me voulez-vous? pourquoi m'appelez-vous votre père?

MARIE. Quoi! votre pauvre Marie!

ANSELME. Marie n'est plus. . Marie est morte. Voyez-vous ce crêpe... je porte son deuil.

MARIE, *avec un sanglot*. Ah!

ANSELME. Elle avait en effet votre âge, votre voix, votre gracieux visage... elle avait surtout une pureté de vierge. Adieu, soyez heureuse, vous qui ne ressemblez à ma fille que par les traits. Adieu!

MARIE. Mon père!

ANSELME, *attirant Louise et André*. Viens, Louise, viens, André, venez, mes enfants, mes seuls enfants! (*Ils sortent d'un pas précipité.*)

SCÈNE IX.

MONTBRILLANT, MARIE.

MARIE. Oh! et ne pouvoir dire un mot pour exciter leur pitié!

MONTBRILLANT, *l'aidant à se relever*. Marie!

MARIE. Assez, monsieur, laissez-moi, je vous en prie.

MONTBRILLANT. Oh! je comprends que vous devez me haïr.

MARIE. Que Dieu vous pardonne! et à moi aussi.. mais voyez, je suis brisée... et le monde que j'attends va venir. Allez, je veux être seule, au moins le temps d'essuyer mes larmes.

MONTBRILLANT, *à lui-même*. Eh bien, monsieur de Montbrillant, vous recherchiez les émotions de la vie... les voilà venues, soyez donc heureux! (*Il sort par la gauche; André paraît à la droite.*)

SCENE X.

MARIE, ANDRÉ.

ANDRÉ. Marie!

MARIE, *se levant*. André!

ANDRÉ. Oui, c'est moi... j'avais juré de ne plus vous revoir et de mettre entre nous le silence et l'oubli.. Mais cette pauvre fille qui vous sert et qui est de mon village, là, tout à l'heure, vient de me prendre les mains. Elle pleurait... Elle m'a tout dit, et je suis revenue, car ce n'est pas sans un déchirement du cœur qu'on se résigne à mépriser ce qu'on a tant aimé!

MARIE. André, je vous remercie de ce bon mouvement; mais vous auriez mieux fait de me fuir et de nous épargner à tous deux de nouvelles douleurs.

ANDRÉ. Ainsi, c'en est fait, vous êtes bien véritablement déchue... et ce luxe, ce luxe qui vous entoure est désormais votre livrée?...

MARIE. Non, non! oh! détrompez-vous, André. Ce n'est pas pour conserver l'indigne chaîne qui m'attache à la honte, que je passe au travail mes jours et mes nuits. Oh! soyez tranquille; l'heure va venir, elle va sonner peut-être, où l'artiste saura relever la femme tombée, et lui rendre avec la possession de sa conscience et d'elle-même le sentiment de sa dignité.

ANDRÉ. Il serait vrai! oh! que Dieu vous entende, et qu'il vous aide!

MARIE. Dieu m'entendra; car s'il a vu ma chute, il a vu mes douleurs.

ANDRÉ, *avec désespoir*. Sa chute! oh! tu ne vois donc pas que tu m'avoues que tu es coupable?

MARIE, *après un silence*. André... mon père était arrêté; mais ce n'était pas seulement la prison pour dettes qui le menaçait, c'était la peine infamante des banqueroutiers et des voleurs!

ANDRÉ. Qu'entends-je! Oh! pauvre fille! Mais tu me l'as dit... je l'ai bien entendu.. tu vas t'affranchir de cet esclavage infâme.

MARIE. Oui, ici, tout à l'heure, je vais me faire entendre; je réussirai, je l'espère... Alors, je pars pour l'Italie, où un engagement m'appelle; mon courage et Dieu feront le reste!

ANDRÉ. Bien, Marie... bien, ma pauvre Marie, mon cœur te suivra dans ton exil, et peut-être qu'un jour moi, ton frère, moi, ton ami, je viendrai te dire: Marie, je te pardonne!

MARIE. Son pardon! je pourrais le mériter!

ANDRÉ. On vient!

MARIE. Ce sont eux! (*Indiquant la porte de droite, premier plan.*) Là... entrez là... je veux que vous m'écoutiez, André, et moi j'entendrai jusqu'aux battements de votre cœur...

ANDRÉ. Courage! courage, Marie! (*Il disparaît.*)

SCÈNE XI.

MARIE, MONTBRILLANT, UN CHAMBELLAN, *puis* TROIS DAMES, *avec* DEUX HAUTS PERSONNAGES *attachés à l'ambassadeur*. CAMPAGNOL, DESROSIERS, *puis* ANDRÉ.

MARIE, *ouvrant la porte de droite, au deuxième plan*. Entrez, messieurs, entrez!

DESROSIERS, *à Marie*. Eh bien, mon enfant, qu'ai-je appris. Une émotion, une scène violente..

MARIE. Rassurez-vous, docteur, jamais je n'ai été plus joyeuse, jamais je ne me suis mieux portée.

DESROSIERS, *qui lui tient le pouls*. Hum! hum! ça n'est pas sûr.

CAMPAGNOL, *à Marie*. Permettez que je vous présente monsieur le chambellan de sa majesté l'empereur d'Autriche.

LE CHAMBELLAN. Grand connaisseur en musique, à ce qu'ils disent tous; mais, à mes yeux, je n'aurai véritablement mérité ce titre que si je réussis à enlever à la France l'un de ses plus parfaits talents.

CAMPAGNOL. Nous nous sommes entendus avec Son Excellence pour la question financière. Ce vilain mot d'argent ne doit pas passer par la bouche d'une jolie femme.

MARIE. Vous vous trompez, monsieur, et Son Excellence me permettra de traiter seule avec elle.

CAMPAGNOL. Hein!

MARIE. Moi seule... car c'est toute seule que je compte partir pour Milan, si j'ai le bonheur de convenir à Son Excellence.

CAMPAGNOL. Comment, comment? je ne comprends pas.

MONTBRILLANT. C'est cependant bien clair et bien naturel! De grâce, brisons là, et ne faisons pas attendre plus longtemps Son Excellence!

CAMPAGNOL. C'est cela, l'audition!

MARIE. Je suis prête.

DESROSIERS, *bas, à Marie*. Mon enfant, croyez-moi, trouvez un prétexte, remettez cette épreuve à demain...

MARIE. Laissez donc, docteur, je vais vous répondre. (*Un des Personnages se met au piano; le Chambellan est assis à droite, Campagnol est debout près de lui; Marie est au milieu.*)

AIR nouveau d'*Adolphe Adam*.

Stagian d'Assenza,
Ben empia a lunga sei;
Ma ni m'ingani,
Nè da te vinta sono
Ch'ei torni, deh ch'ei torni
E ti perdona.

El tornerà, non more
Fiamma di tanto amara
Quando mi disse addio'

Udimo guiro il ciel
Chi fù di te più fiero
Opro da mio gueriero
Quando immortal giurata
T'ebbi d'amor la fè
Chi più di me beata
Dopo il tormento amaro
Quando l'invitto acciero
M'avrai deposto al piè.

DESROSIERS. Pourvu que ce ne soit pas le chant du cygne! (*A Marie.*) C'est très-bien... Mais à présent, croyez-moi, reposez-vous!

MARIE. Vous croyez? En effet, je ne me sens pas bien...

CAMPAGNOL, *qui l'observe*. Diable! diable! Mais il y a là une note qui vaut de l'or... (*A Marie.*) Continuez, continuez, signora! Son Excellence désire entendre la reprise du motif.

DESROSIERS, *à part*. L'imbécile!

MARIE, *à elle-même*. Allons, du courage! C'est pour le pardon d'André! (*Elle reprend le motif; mais sa voix faiblit tout à coup, et ne peut franchir un trait difficile du morceau. Elle demeure un instant l'œil hagard, les lèvres muettes, elle chancelle, on lui approche un siége.*)

ANDRÉ *entr'ouvre la porte et paraît*. Mon Dieu!

CAMPAGNOL, *à part*. Et je n'ai pas fait signer le traité à Son Excellence... mauvaise affaire. (*Au Chambellan.*) Soyez convaincu, monsieur le comte, que c'est un accident passager.

LE CHAMBELLAN. Comment donc, je n'en doute pas! Un peu de repos, et il n'y paraîtra plus.

CAMPAGNOL. Sans doute, et nos soins les plus affectueux...

ANDRÉ, *s'avançant et se plaçant entre lui et Desrosiers*. Elle n'a que faire de vos soins, monsieur!

MONTBRILLANT, *à gauche, à part*. Il était là!

DESROSIERS. Marie, vous ne pouvez plus quitter monsieur de Montbrillant!

ANDRÉ. Et pourquoi cela, monsieur?

DESROSIERS. Parce que mes doutes sont maintenant des certitudes.

ANDRÉ. Parlez!...

DESROSIERS. Elle est mère! (*Marie pousse un cri et tombe dans les bras de Montbrillant, qui s'est élancé pour la recevoir. Tableau. Rideau.*)

ACTE IV.

Sixième tableau.

LA BOHÊME LYRIQUE,

La ferme de Gervaise Plantin, à Montmorency. Le théâtre est couvert du premier plan jusqu'au quatrième par une espèce de hangar très-élevé. — Au fond, la campagne. — Au premier plan à droite, une grande armoire. — Au deuxième plan, la porte du verger. A gauche, premier plan, une porte; au deuxième, un escalier latéral qui conduit au premier étage. — Sur le devant est une table recouverte d'une couverture pour repasser le linge.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERVAISE, NICOTTE, DIDINE.

NICOTTE, *un bol de lait à la main. A Didine.* Prenez donc votre lait de chèvre, mademoiselle Didine.

DIDINE. Je n'ai pas faim quand maman n'est pas là.

GERVAISE, *à la table de gauche, repassant.* Elle ne peut tarder à revenir, et cela lui ferait de la peine, car elle m'a bien recommandé...

DIDINE. Ah! alors je ne veux pas faire de peine à petite maman, et puis il est bien bon, bien bon votre lait de chèvre.

NICOTTE. Elle est gentille, avec son petit accent italien.

GERVAISE. (*Elle l'embrasse.*) Là... A présent allez jouer dans le verger.

NICOTTE, *la reconduisant jusqu'à la porte du verger.* Et ne vous éloignez pas, surtout; je réponds de vous aujourd'hui. (*Elle retire le linge qui est sur la corde.*)

GERVAISE. C'est vrai, que cela ne lui arrive pas souvent, à ta maîtresse, de s'absenter, elle qui ne veut voir personne... Qu'est-ce qu'elle peut donc avoir été faire à Paris?...

NICOTTE. Vous êtes plus curieuse que moi, ma tante.

GERVAISE. Dame! mets-toi donc un peu à ma place. Sous prétexte que je suis ta tante, tu me débarques ici un beau jour avec cette petite dame et sa fille... Tu ne me dis rien, ni qui elles sont, ni d'où elles viennent, ni de quoi qu'elles vivent.

NICOTTE. C'te bêtise! elles vivent de ce qu'elles mangent, et du moment qu'on vous le paye... Et puis, d'ailleurs, c'est pas un mystère, c'est un grand malheur, voilà tout. Quand on pense que la mère de cette petite, avec sa robe à quinze sous l'aune, ça vous a habité des palais en Italie.

GERVAISE. Bah!

NICOTTE. Voyez-vous, ma tante, tout est heur et malheur, et pendant que le bon Dieu lui donnait ce trésor d'enfant, il lui en retirait un autre de trésor... une voix de chanteuse qu'elle avait, voyez-vous, et qui lui aurait fait gagner des sommes à demander si Paris était à vendre.

GERVAISE. Ah! bah! on gagne donc de l'argent comme ça à chanter; je croyais qu'on faisait ces états-là pour s'amuser.

NICOTTE. C'te voix-là... nous espérions la retrouver en Italie, et c'est à cause de ça qu'elle est partie avec un homme qui était riche, qui lui donnait des voitures, des laquais, des diamants...

GERVAISE, *s'approchant d'elle.* Ah! un beau monsieur, qu'elle aimait.

NICOTTE. Qu'elle aimait, ah! bien oui!... Celui qu'elle aimait, il est mort en Afrique, où il s'est allé faire tuer de désespoir; si bien que quand madame a su cela, sa voix, qui allait mieux, qui revenait, a déménagé... c'te fois, et pour toujours.

GERVAISE. Et je devine, le beau monsieur...

NICOTTE. Il a fait comme la voix, il est parti.

GERVAISE. Et il lui a laissé de quoi, au moins?

NICOTTE. Lui... il lui a laissé... (*Montrant le verger.*) Il lui a laissé Didine.

GERVAISE. Et puis...

NICOTTE. Et puis Didine... v'là tout...

GERVAISE. Comment! ce vilain homme, qui avait des mille et des cent, n'a rien fait, même pour c't'a petite créature?

NICOTTE. Rien, et j'ai des doutes et madame aussi... et c'est ben pour ça qu'elle est sortie ce matin: car, voyez-vous, tante Gervaise, elle est allée chez le père.

GERVAISE. Ah! à Paris.

NICOTTE. Où il n'est revenu que depuis quelques jours, et il faudra bien qu'il s'explique.

GERVAISE. Que le bon Dieu la conduise, c'te pauvre petite mère... (*Au public.*) Et dire qu'il y a des femmes qui se plaignent... Moi, par exemple, qui trouvais quèqu'fois mon homme un peu vif... (*Geste.*) J'aime encore mieux ça! Pauvre cher homme, va!...

NICOTTE. V'la votre linge qui est fini. (*Elle range la table et le réchaud le long du mur.*)

GERVAISE. Fini, fini. Ah ben!... t'as bientôt dit, toi... et ma lessive à rentrer, et le grand gala que je donne aux gens de vendange, et mes chasseurs, ces messieurs qui ont loué la chasse du Mesnil-au-Bois, et qui arrivent ce soir... Tiens, tu me fais penser que j'ai oublié de préparer pour eux le pavillon du jardin.

NICOTTE. Je vas y aller, ma tante, ça promènera la petite.

GERVAISE. Eh bien! c'est ça... va, va, fille...

NICOTTE. J'y cours. (*Elle entre dans le verger.*)

SCÈNE II.

GERVAISE, *seule, puis* COLIBRI, CLAIR-DE-LUNE, ALZA, ADRIENNE, CHANTERELLE *et* FRANÇOIS, *sous le nom de* CASCARO. *Ils s'annoncent successivement à leur entrée.*

GERVAISE, *finissant de plier du linge.* C'te bonne Nicotte, ça me fait plaisir de la voir attachée comme ça à c'te petite dame... Elle a le cœur de la famille, oui! J'aime ça, moi, et j'ai une idée... je ferai danser ce soir mes vendangeurs, et si Nicotte n'est pas changée, ça la distraira, car elle ne doit pas faire fi du rigaudon... elle est aussi de la famille pour ça. (*Apercevant Colibri qui s'avance timidement, il a un tambour de basque.*) Tiens, tiens, tiens, qué qu' c'est qu' ça? qué qui veut ce petit-là?

COLIBRI. Vous permettez...

GERVAISE. Quoi? que demandez-vous?

COLIBRI. Pardon, belle fermière. Il fait très-chaud et très-soif, et s'il y avait moyen de goûter quelques instants de doux repos dans cet asile champêtre .. (*Il se pose d'un air intéressant.*)

GERVAISE, *à part.* Il n'est pas cossu... mais il a une bonne petite frimousse.

COLIBRI. Trop aimable.

GERVAISE. Vous êtes seul?

COLIBRI. Entièrement seul, avec un camarade.

GERVAISE. Eh ben! pourquoi qu'il n'entre pas?

COLIBRI. Il est si timide. Psitt!... Entrez, Clair-de-Lune! (*Clair-de-Lune paraît avec une guitare.*)

GERVAISE. C'est tout?

CLAIR-DE-LUNE. Oui, madame, excepté un petit ami que je vous demanderai la permission de vous présenter. (*Alza se présente, avec un violon.*)

GERVAISE. Qué drôle de monde!

ALZA. Moi, madame, je n'entrerai que si vous voulez bien m'autoriser à introduire deux amis... dont une amie... (*Entrent Chanterelle, Adrienne, et un autre qui porte une harpe, un violoncelle une petite malle, c'est François.*)

CLAIR-DE-LUNE. Nos compagnons de voyage.

CHANTERELLE, *à François.* Venez, Cascaro, vous êtes de la famille.

CASCARO, *d'une grosse voix.* Boum!

GERVAISE, *effrayée.* En v'là une invasion!

COLIBRI. Croyez que ce n'est pas des cosaques.

CHANTERELLE, *à tous.* Chut! (*Ils chantent le chœur du Comte Ory.*)

Noble châtelaine,
Voyez notre peine;
Et dans ce domaine,
Dame de bonté,
Pour fuir la disgrâce
Dont on nous menace,
Donnez-nous de grâce
L'hospitalité. (*ter.*)

(*Après le chœur Cascaro se débarrasse de son bagage.*)

GERVAISE, *elle rit.* Ah! je comprends, vous venez pour nos fêtes de vendanges!...

CHANTERELLE. Détrompez-vous, madame, nous ne faisons pas les hameaux.

COLIBRI. Nous nous rendons à la foire de Meulan.

CHANTERELLE. Pour donner des solennités musicales.

ADRIENNE. Et ayant laissé nos équipages au bas de la côte, nous réclamons de vous...

CHANTERELLE, *et les autres.* L'hospitalité!...

GERVAISE. C'est bon, c'est bon, vous l'avez déjà chanté.

COLIBRI. Ça veut dire le repos.

ADRIENNE. Orné d'un peu de nourriture.

GERVAISE. Ah! ben, vous ferez sauter mes vendangeurs.

CHANTERELLE. Vous aimez la musique... vous

avez une belle âme... madame... Madame, comment vous appelez-vous?

GERVAISE. Gervaise Plantin!

CHANTERELLE, *à part*. C'est bien le nom qu'on m'a dit.

GERVAISE, *à part*. Tiens, tiens, pas moins j'emporte mes clefs. (*Elle va retirer les clefs.*)

COLIBRI, *à lui-même*. Confiance qui nous honore.

GERVAISE. En attendant, si vous voulez croquer des pommes, allez là, dans le verger... il y en a plus que vous n'en mangerez.

ALZA. Ce n'est pas sûr.

GERVAISE. Non, elles ne sont pas sûres, et surtout ne cassez pas les branches, c'est tout ce que je vous demande. (*Elle rentre à gauche.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, *moins* GERVAISE.

ADRIENNE. Des pommes vertes, c'est un fichu potage.

CLAIR-DE-LUNE. Encore si c'était des pommes de terre.

ALZA, *avec un gros soupir*. Frites...

COLIBRI. Oui, frites, avec des beeftecks tout autour.

ALZA, *chantant*.

« Ah! si j'étais le roi d'Espagne!

COLIBRI, *lui donnant un coup de poing*. Mais puisque tu ne l'es pas. (*A Chanterelle.*) Qu'est-ce que vous avez donc, patron, à regarder comme ça de côté et d'autre? Est-ce que vous avez l'intention d'acheter la ferme avec nos économies?...

CHANTERELLE. Fiche-moi la paix, gamin!

ADRIENNE, *assise sur le devant à gauche*. Comme il est gracieux! Dirait-on pas que c'est notre faute à nous, si les finances sont en baisse... il oublie toujours que c'est c'te bégueule de Faridondaine qui a commencé nos malheurs...

CLAIR-DE-LUNE. En nous plantant là au café chantant.

CHANTERELLE. J'interdis qu'on en dise du mal, ou je me fâche et je cogne... C'est bien plutôt de monsieur Campagnol qu'il faudrait parler.

ALZA. C'est vrai, il nous a jetés à la porte.

ADRIENNE. Comme des écailles d'huîtres.

CHANTERELLE. Et il a appelé ça une liquidation... Je les ai eus ses comptes, je les ai encore sur le cœur... Ah! si jamais il me tombe sous la main... Voyons, Chanterelle, ne fais pas des rêves insensés.

ADRIENNE. Pas moins, nous trimons de province en province, déjeunant peu ..

ALZA. Ne dînant guère...

COLIBRI. Et ne soupant jamais!

ADRIENNE. Et que nous allons à pattes comme des caniches...

COLIBRI. Chut! Y aurait bien un moyen de relever la société...

TOUS, *excepté Chanterelle*. Bah!

COLIBRI. Si nous avions tant seulement un petit tapeau...

CLAIR-DE-LUNE. Un tapeau?

ALZA. Tapeau!

CASCARO. Tapeau!

ADRIENNE. Tapeau!

COLIBRI. Comment tapeau? Un hapeau! un hapeau pour appeler les populations. Enfin quoi, un moutard en bas âge, assis sur un orgue; c'est ça qui ferait de l'argent... C'est si dramatique.

CHANTERELLE, *regardant de tous côtés*. Si, seulement, je pouvais apercevoir la petite.

COLIBRI, *voyant venir Chanterelle*. Chut! ne parlons pas de ça devant lui... il est candide comme ses romances.

CLAIR-DE-LUNE. Et pétri de préjugés.

COLIBRI, *aux autres*. Allons, allez manger des pommes.

ADRIENNE. C'est ça; au moins, si nous n'avons pas de dîner, nous aurons du dessert.

ALZA. Vous ne venez pas, mayestro?

CHANTERELLE. Non!

ADRIENNE, *tendant la main à Alza*. Allons, venez, Alza. (*Alza, Adrienne, Clair-de-Lune entrent dans le verger. Cascaro reste à l'entrée.*)

COLIBRI, *à lui-même*. J'ai une idée... il doit y avoir un tambour dans le village... si on essayait de pincer une recette... j' vas faire de la haute banque... (*A Cascaro, lui donnant un coup de pied au derrière.*) Venez, Cascaro. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

CHANTERELLE, NICOTTE *et* DIDINE.

CHANTERELLE. Aller manger avec eux... plus souvent! j'aime mieux contempler ces lieux, ça me donne du vague dans l'âme, et puis... et puis, je n'aime pas les pommes. (*Regardant autour de lui.*) C'est bien ici qu'elle est .. Voilà donc où en est réduite cette pauvre Marie que j'ai perdue! gredin que je suis! oserai-je me présenter à elle... oui, ce costume plaidera pour moi. Il y a bien de l'éloquence dans ces manches d'un ancien négociant.

NICOTTE, *sortant du verger et se cachant*. Didine, Didine! (*Didine paraît, Nicotte se montrant.*) Ah! la voilà! (*Elle l'embrasse.*)

CHANTERELLE. C'est Nicotte!

NICOTTE, *avec un grand étonnement*. Qu'est-ce que c'est que ça? Eh! mais, je ne me trompe pas... comment! c'est donc vous, not' maître?

CHANTERELLE. Ton ancien bourgeois... escorté de toutes les débines qu'il mérite...

NICOTTE. Ah! bon Dieu! bon Dieu! comment c'est vous, dans cet état... Eh ben, madame sera tout d' même bien heureuse de vous revoir.

CHANTERELLE. Tu crois?

NICOTTE. Ah! elle aussi, elle a eu comme vous bien des chagrins!...

CHANTERELLE. A qui le dis-tu... hier, en étudiant l'itinéraire de ma troupe... le hasard m'a fait voir Marie de loin, et je l'ai reconnue... elle conduisait cet enfant par la main.

NICOTTE. Ma petite Didine... elle est gentille, n'est-ce pas?... Allons, Didine, viens embrasser le monsieur.

DIDINE. Non; je ne le veux pas... il est vilain.

CHANTERELLE, *s'approchant de l'enfant*. Aimable ingénuité! oui, je suis un vilain homme... mais je ne suis pas méchant... je suis bon, mais je suis bête, et c'est ce qui a tout perdu; figure-toi, ma bonne petite Didine, que si petite maman ne m'avait pas écouté, elle serait heureuse aujourd'hui... la preuve, c'est que je te parle parce qu'elle n'y est pas... sans cela je ne serais pas venu, moi qui suis son parrain; qu'est-ce qu'elle pourrait me dire... Est-ce que je ne suis pas un scélérat?... un sans cœur, un rien qui vaille!... (*L'enfant se met à pleurer; Chanterelle voulant l'empêcher de pleurer.*) Eh bien, non, je ne suis pas un rien qui vaille... la preuve, c'est que depuis que je la sais comme cela, je ne vis plus... (*L'enfant pleure.*) Si, je peux vivre! mais pour elle .. pour l'aider si je peux... n'est-ce pas, Didine, nous aiderons petite maman... et nous serons tous heureux... (*Il va s'asseoir avec elle à droite.*) Allons, une petite risette... (*L'enfant rit.*) Oh! m'amour à ta mémère... (*Il va pour embrasser Didine.*)

DIDINE. Non, je veux la plume qui est à ton chapeau.

CHANTERELLE. Tiens! la v'là .. tiens, qu'est-ce que tu veux encore?... Veux-tu le tambour de basque à Colibri?

NICOTTE, *touchée, va lui prendre la main*. J'ai toujours dit que vous étiez un brave homme. Eh bien, bourgeois, je vous tiens quitte de mes soixante-trois francs dix sous... je ne vous les demanderai plus.

CHANTERELLE. Bonne Nicotte, que tu avais raison de chanter faux!...

NICOTTE. Allons, Didine, voilà la brune, il faut aller se coucher.

CHANTERELLE, *se levant, portant toujours l'enfant*. C'est ça, nous allons aller tous les deux la mettre dans son joli petit dodo. (*Chantonnant.*)

> Qui dira sept fois sans se reposer
> Allons nous cou cou
> Allons nous coucher.

DIDINE. Mais tu ne pleureras plus?...

CHANTERELLE. Non.

DIDINE. Tu seras bien sage?

CHANTERELLE. Oui. (*Il reprend sa petite chansonnette.*)

> Allons nous cou cou
> Allons nous coucher
> Allons nous cou cou,
> Allons nous coucher.

NICOTTE. Par ici. (*Ils remontent l'escalier tous les trois, Chanterelle tenant toujours l'enfant dans ses bras, traversant la galerie.*)

NICOTTE, *sur le perron*. Ah v'là les chasseurs qui arrivent. (*Elle remonte.*) Oh! monsieur Campagnol qui est avec eux... Encore c't' oiseau de malheur... Ah! ben, je ne suis pas fâchée d'aller coucher la petite. Et madame qui n'est pas encore de retour! (*Elle disparaît à la suite de Chanterelle.*)

SCÈNE V.

CAMPAGNOL, DESROSIERS, *plusieurs* JEUNES GENS *élégants en costume de chasse, avec des* DOMESTIQUES, *puis* MONTBRILLANT.

CAMPAGNOL, *à la cantonade*. Très-bien, très-bien, dame Gervaise... nous connaissons le logis; allez à vos affaires.

UN CHASSEUR. Allons donc, docteur, allons donc, toujours dans les traînards!...

DESROSIERS. Cette fois, je suis dans mon tort, il s'agit de chasser ici un bon dîner, et j'avoue que ça me convient mieux que de courir sous bois. (*Il s'assied à gauche.*)

CAMPAGNOL. Allons, ne dites pas cela, docteur; vous êtes très-friand de voir mes chasses...

DESROSIERS. C'est donc vous qui avez eu l'idée de mettre en actions toutes les grandes chasses des environs de Paris?

CAMPAGNOL. Affaire superbe, docteur! jusqu'ici le cerf, le chevreuil, le sanglier, n'avaient eu cours qu'à la balle; moi, je les fais coter à la Bourse par mes actionnaires.

DESROSIERS. Ça doit flatter leur amour-propre à ces bêtes... je ne parle pas des actionnaires...

LE CHASSEUR. Ah çà, où est donc Montbrillant? nous ne l'avons pas encore vu... est-ce qu'il serait allé faire le bois avec nos piqueurs?

DESROSIERS. Il en est bien capable, c'est un intrépide.

LE CHASSEUR. Eh! non, le voici qui descend de son coupé.

MONTBRILLANT, *en riche toilette de ville*. Ah! Messieurs, je vous cherchais...

CAMPAGNOL. Comment! pas de fusil, pas de carnassière, et en tenue de visite de cérémonie.

MONTBRILLANT. C'est qu'effectivement j'ai deux visites à faire, l'une dans les environs au château de monsieur le comte Morand de Charny, et l'autre à vous, messieurs.

TOUS. A nous?

MONTBRILLANT. Oui, à vous, une visite d'adieu.

CAMPAGNOL. Que voulez-vous dire?

MONTBRILLANT. Rien, un caprice... je reviens à la raison. (*Rires*).

CAMPAGNOL, *à lui-même*. Oui, oui, je sentais venir cette péripétie.

DESROSIERS. Revenir à la raison? quelle folie!...

MONTBRILLANT. Ce sera la dernière.

LE CHASSEUR. Comment! comment!

MONTBRILLANT. Ce bonheur que j'ai cherché partout, et partout en vain, je crois l'avoir touché. — Messieurs, je me marie.

DESROSIERS. Ah! j'attendais la chute!...

LE CHASSEUR. Mais c'est très-amusant au contraire, c'est du vulgaire le plus beau et le plus plat. — Adieu, lion empaillé!

DESROSIERS, *lui tâtant le pouls*. Mon cher, vous avez beau dire, mais vous n'êtes pas assez malade pour ne pas venir souper...

MONTBRILLANT. Docteur, je ne soupe plus.

DESROSIERS. Il ne soupe plus!... Ah! il est incurable!...

LE CHASSEUR. Adieu, papa Montbrillant. (*Ils sortent tous en riant par le verger.*)

SCÈNE VI.

MONTBRILLANT, CAMPAGNOL, *qui est resté assis sur le devant à droite.*

MONTBRILLANT. Eh bien!... tu ne pars pas avec eux?

CAMPAGNOL. Non, je reste; vous comprenez que cet adieu ne me concerne pas.

MONTBRILLANT. Au contraire, c'est toi surtout qu'il concerne, honnête Iago.

CAMPAGNOL, *passant à gauche*. Comment! vous renonceriez aux plaisirs, aux affaires?

MONTBRILLANT. Oui, c'est un testament.

CAMPAGNOL. Et dans ce testament qu'est-ce que j'aurai, moi... (*Se désignant*) moi, celui-ci?

MONTBRILLANT. Tout ce que tu m'as volé!

CAMPAGNOL. Volé!... Voilà un mot qui n'est pas spirituel, monsieur de Montbrillant. Tenez, vous avez cru jusqu'ici que j'étais votre jouet, votre pantin... une chose à vous? à vous! Vous vous trompiez, monsieur, c'est moi qui vous avais...

MONTBRILLANT. Voyons, voyons, est-ce encore un prospectus?

CAMPAGNOL. Précisément; c'est même le prospectus de l'affaire la plus sérieuse que j'aurai faite en ce monde. (*Montbrillant hausse les épaules.*) Vous n'en croyez rien! Allons, je vois

que le moment est venu et qu'il faut que je parle. (*Avec un soupir de regret.*) Eh bien, soit! causons! Vous vous souvenez, sans doute, d'un certain André, qui est parti pour se faire tuer en Afrique?

MONTBRILLANT. André?

CAMPAGNOL. Oui, le jeune homme qui aimait Marie... Eh bien! il n'est pas mort.

MONTBRILLANT. Que m'importe?

CAMPAGNOL. J'en suis fâché, il vous importe... et beaucoup.

MONTBRILLANT. Parce que?...

CAMPAGNOL. Parce que ce monsieur André est tout uniment votre frère!...

MONTBRILLANT. Mon frère! mon frère! allons donc! (*Il remonte vers le fond.*)

CAMPAGNOL, *passant à droite.* Deux mots! et je crois que je vais captiver votre attention. Monsieur votre père avait un domestique que vous n'avez pas connu, car vous étiez alors à Paris où vous faisiez vos études: ce domestique c'était moi.

MONTBRILLANT. Vous?

CAMPAGNOL. Ah! dame, que voulez-vous? on commence comme on peut. Et puis, il faut le dire, j'étais aussi l'homme de confiance de monsieur le comte, dont la jeunesse, je suis désolé de vous l'avouer, fut un peu orageuse. Il commit surtout une peccadille et une faute. La peccadille, ce fut d'avoir une maîtresse; la faute, ce fut de soupçonner sa femme.

MONTBRILLANT. Ma mère!

CAMPAGNOL. Oh! attends donc que nous sachions d'abord si ce fut bien votre mère..., car le comte, abusé, croyant à l'infidélité de la comtesse, et ne voulant pas laisser ses titres et sa fortune à un enfant qu'il pensait n'être pas à lui, eut le criminel courage de tenter une substitution.

MONTBRILLANT. Lui!

CAMPAGNOL. Et je l'aidai à l'accomplir.

MONTBRILLANT. Misérable! Et où voulez-vous en venir, monsieur?

CAMPAGNOL. A ceci, que les deux enfants venaient de naître; celui de la maîtresse du comte et celui de la comtesse, et que le bâtard vint remplacer au berceau l'enfant légitime. Et le bâtard c'est vous.

MONTBRILLANT. Tu mens! tu mens!

CAMPAGNOL. Je mens!... Voici une lettre qu'écrivit monsieur le comte, dans la nuit du 14 septembre 1833, et vous savez qu'il mourut le 15 au matin. (*Il la lui montre.*)

MONTBRILLANT. L'écriture de mon père. (*Il s'en empare.*)

CAMPAGNOL. Oui... précisément.

MONTBRILLANT, *regardant la suscription.* A monsieur André de Montbrillant.

CAMPAGNOL. André de Montbrillant.

MONTBRILLANT, *lisant.* « Mon fils! mon cher André! Au moment de paraître devant Dieu, et » d'aller lui demander grâce pour l'erreur qui a » fait le désespoir de ma vie, je vous écris avec la » pensée consolante que votre pardon précédera » celui du ciel. J'ai osé accuser votre mère, j'ai » cru que vous étiez le fruit d'un amour criminel, » et je vous ai fait élever loin de moi comme un » orphelin abandonné... Pardonnez-moi, je meurs » en vous rendant ce nom et ces biens qui vous » appartiennent, et en déposant chez le notaire de » votre famille le testament cacheté et scellé qui » vous reconnaît pour mon fils et mon héritier » légitime. » (*Montbrillant reste atterré.*)

CAMPAGNOL, *lui reprenant la lettre sans qu'il s'en aperçoive.* Suivent quelques petites dispositions en faveur du fils naturel, qu'il n'abandonnait pas tout à fait... comme vous voyez, et le tout est dûment signé et paraphé: Jacques de Montbrillant. (*Il replie la lettre.*)

MONTBRILLANT. Et vous vous êtes emparé de cette lettre?

CAMPAGNOL. Oui, certes!

MONTBRILLANT. Ainsi, vous êtes donc un voleur, monsieur Campagnol...

CAMPAGNOL. Monsieur, il ne s'agit pas de ce que je suis, mais de ce que vous allez devenir, si d'un mot je fais manquer votre mariage.

MONTBRILLANT. Assez, je sais le reste. Vous allez m'offrir d'anéantir cette lettre, et en échange, me demander une bonne prime sur la dot de ma future; à mon refus, me menacer de scandale et aller porter ce titre à son propriétaire légitime. Niais! imbécile! aller s'imaginer que moi, rassasié de luxe et de plaisir, saturé de cet effroyable ennui qu'on appelle la richesse, je consentirais à être le complice d'un Campagnol et pour arriver quoi... à conserver mon bien-être et mon ennui... oui, je refuse... et qui plus est je te remercie, car grâce à toi et à tes machinations de coquin, je trouve ce que je cherchais depuis si longtemps, l'imprévu. Je ne suis plus rien, je n'ai plus de nom, plus de fortune, je n'ai plus d'héritage suspendu sur ma tête... je recommence!... Tiens, tu m'avais dit qu'il te fallait ce soir mille écus pour le bail de ton rendez-vous de chasse... voilà six mille francs, le reste est pour toi, c'est un solde, un point final que je pose à la dernière limite de mes bontés. Arrière! maraud, et découvrez-vous devant le fils de votre ancien maître... laquais infidèle!... (*Il lui fait tomber sa casquette d'un revers de sa canne et sort d'un pas tranquille.*)

SCÈNE VII.

CAMPAGNOL, *puis* CHANTERELLE, *qui a paru au haut de l'escalier, sur la fin de l'entretien.*

CAMPAGNOL *ramasse le portefeuille et sa casquette.* Cet homme-là a toutes les fatuités, même celle de faire croire qu'il peut se passer de fortune. Mais je vous connais, mon gentleman; demain vous aurez réfléchi, demain vous vous serez souvenu que vous êtes amoureux, que la jeune fille est belle de huit cent mille francs de fortune, et qu'en définitive le nom de Montbrillant habille mieux que la friperie de la pauvreté. (*Chanterelle descend l'escalier, et exprime par ses gestes joyeux qu'il vient de reconnaître Campagnol.*) En attendant, et d'ici à ce que le mariage se fasse, car il se fera, c'est mon dernier espoir de fortune!... (*Frappant sur le portefeuille et le mettant dans sa poche.*) Voilà toujours six mille francs d'encaissés!...

CHANTERELLE. *Il s'est approché de Campagnol par derrière et retrousse ses manches.* (*A part.*) Six mille francs! (*Haut.*) Monsieur Campagnol, s'il vous plaît?...

CAMPAGNOL. Hein! le Chanterelle! oh! la mauvaise affaire!

CHANTERELLE. J'aurais deux mots à vous dire.

CAMPAGNOL. Nous aurait-il entendus?

CHANTERELLE, *montrant ses vêtements.* Daigneriez-vous jeter un simple regard sur les résultats de votre liquidation?

CAMPAGNOL. Ma liquidation... cela ne me regarde pas... c'est M. de Montbrillant qui faisait les fonds de cette affaire; adressez-vous à lui.

CHANTERELLE. J'irai effectivement chez monsieur de Montbrillant... seulement je n'irai pas seul, j'irai avec ma filleule Marie... et son enfant!

CAMPAGNOL. Hein! quoi? vous savez où elle est?

CHANTERELLE. Elle est ici.

CAMPAGNOL. Avec son enfant?

CHANTERELLE. Avec son enfant... (*Retroussant ses manches.*) Mais avant tout, causons d'abord.

CAMPAGNOL. De quoi? toujours de cette malheureuse question d'autrefois?

CHANTERELLE. Oui, c'est cela, vous y êtes. (*Il remonte vers le fond, et tire un morceau de bois d'un fagot et s'en fait une canne.*)

CAMPAGNOL, *passant à droite.* (*A part.*) Diable! diable! la mère, l'enfant! et cette rente qu'il croit lui faire et que j'ai su détourner à mon profit. (*Haut en se reculant de Chanterelle.*) Mais, mon cher, vous avez parfaitement raison; nos règlements de comptes sont fort clairs.

CHANTERELLE. Ça n'est pas mon avis.

CAMPAGNOL. Il y a eu inventaire, payement du passif, vente du mobilier, du fonds; droit au bail, balance, partage, et de compte fait, il vous revient à vous, intéressé, mille francs... (*Ouvrant le portefeuille.*) et je m'empresse de... (*Il prend mille francs qu'il donne à Chanterelle qui les met dans sa poche, sans perdre de vue le portefeuille.*)

CHANTERELLE. Ah! du moment où je palpe. (*A part.*) C'est pour toi, ma pauvre Marie... et les intérêts?...

CAMPAGNOL. Ah çà, mais, mon petit père, mais je la connais aussi cette scène-là...

CHANTERELLE. Eh bien! moi, je vous donne à choisir entre cette scène-là et celle que je vas vous jouer. (*Il fait le moulinet.*)

CAMPAGNOL, *passant à droite.* Voyons!... au fait, qu'est-ce que tu veux?...

CHANTERELLE. Je veux tout.

CAMPAGNOL. Tout!

CHANTERELLE. Les six mille francs que tu viens d'encaisser, c'est un compte rond.

CAMPAGNOL. Allons, pas de bruit! tiens!

CHANTERELLE, *s'emparant vivement du portefeuille.* Voilà au moins ce que j'appelle une liquidation. Oh! ma pauvre Marie, c'est pourtant pour toi que je deviens si fort en affaires... (*Il entre dans le verger.*)

CAMPAGNOL. Imbécile! ce n'est pas toi qui m'embarrasse, c'est cette enfant! Au moment où va se conclure ce mariage... si je l'enlevais! Bravo, Campagnol! Et quant aux six mille francs... Campagnol, mon ami, si tu ne les rattrapes pas, tu es un homme déshonoré. (*On entend le tambour au loin.*) Qu'est-ce que c'est que ça? (*Apercevant Colibri, à la tête des paysans, qui leur crie:* Par ici, vous autres! par ici! (*Campagnol à lui-même.*) Colibri; oh! bonne affaire! tout n'est pas fini!

SCÈNE VIII.

CAMPAGNOL, COLIBRI, NICOTTE, GERVAISE, CHANTERELLE, ALZA, CLAIR-DE-LUNE, ADRIENNE, CASCARO, LES CHASSEURS, LES PAYSANS, UN TAMBOUR.

COLIBRI, *allant à l'entrée du verger.* Ohé! venez donc, vous autres. (*Revenant au milieu avec satisfaction.*) J'ai levé tout le village! deux roulements de tambour, un paillas enrichi d'un boniment, et le tour a été fait... (*Apercevant Campagnol.*) Monsieur Campagnol! mon ancien gérant!

CAMPAGNOL. Chut! aimes-tu toujours l'argent?

COLIBRI. Faut-il toujours vous le prouver?

CAMPAGNOL. Prouve, prouve! Il s'agirait d'un enfant à éloigner pendant quelques jours.

COLIBRI. Est-il en bas-âge?

CAMPAGNOL. Oui.

COLIBRI. Où est-il?

CAMPAGNOL. Ici! je ne sais pas! flaire et cherche! cherche! (*Apercevant Nicotte.*) Oh! Nicotte! (*A Colibri.*) Chut! (*A part.*) De l'aplomb..(*A Colibri.*) Attends mes ordres!

COLIBRI, *à lui-même.* Un appeau et de l'argent.. quelle trouvaille!

NICOTTE, *regardant à l'entrée du verger.* Ils y sont tous! toute la bande! (*A Colibri.*) Et vous aussi, monsieur Colibri!

COLIBRI, *à la droite de Nicotte.* Mais oui, mais oui!

NICOTTE. Vous musiquez donc toujours?

COLIBRI, *riant.* Ah! tiens! elle est bonne! ça va bien? (*Il entre dans le verger.*)

CAMPAGNOL, *s'approchant de Nicotte.* Belle Nicotte, enchanté de vous voir. Et votre maîtresse, et la petite Didine?

NICOTTE. Tiens! ça vous intéresse donc à présent?

CAMPAGNOL, *à part.* Captons sa confiance! (*Haut.*) Si je m'y intéresse! mais j'ai d'excellentes nouvelles à vous donner...

NICOTTE. Ah! (*A part.*) Je saurai peut-être quelque chose... (*Elle va s'asseoir à gauche ainsi que Campagnol.*)

COLIBRI, *qui revient avec les autres.* Par ici, les autres, par ici! je vas aborder la question financière... Campagnards et campagnardes! nous allons avoir l'honneur d'exécuter en votre présence *le Panthéon lyrique*, élevé aux gloires musicales du monde entier; sextuor à grand orchestre et en plusieurs langues, allemand, italien, français! paroles et musique d'el signor Cantarelli, ici présent, et maître de chapelle de plusieurs cours étrangères... le tout à la générosité des personnes! Saluez, messieurs les artistes. Maintenant, prenez le la. (*Tous s'accordent.*)

NICOTTE. Oh! les enragés musiqueurs! ils vont réveiller la petite.

CAMPAGNOL, *assis entre Nicotte et Gervaise.* La petite! ah! elle dort, elle fait son petit somme.

GERVAISE. Il n'y a pas de danger qu'elle entende... elle est là-haut dans ma chambre.

CAMPAGNOL. Ah! dans votre chambre! cette bonne petite Didine!

COLIBRI, *à Clair-de-Lune.* Haut le pied, une affaire, on paye comptant, dont moitié d'avance!

CLAIR-DE-LUNE. Quoi donc?

COLIBRI. Tout à l'heure, nous causerons! (*Ils se placent en demi-cercle dans l'ordre suivant: Colibri, Cascaro, Adrienne, Alza, Chanterelle, Clair-de-Lune.*)

COLIBRI. Attention! (*Les paysans garnissent le fond. Les chasseurs sont assis à droite. Cascaro joue du violoncelle, Adrienne de la harpe, Alza du violon, Chanterelle du flageolet, Clair-de-Lune de la guitare. Après une ritournelle des exécutants.*)

COLIBRI. (*Parlé.*) Premier couplet. La langue d'el Torquato Tasso, del signor Lariosto. (*Il chante.*)

AIR : *O Pescator*, varié par M. Adam.

Paganini Pasta, Paër Rossini!

ENSEMBLE.

Rossini!

COLIBRI.

Chérubini, Sainti et Bordogni!

ENSEMBLE.

Bordogni!

COLIBRI.

Galli, Pellegrini, Poila, Catalini
Et tutta Italiani n, i, ni, c'est fini!
Polpetto pasta frolla
Stoufato alla casrola
Rissotto Tagliarini
Ravioli Macaroni.

REPRISE ENSEMBLE.

Polpetto pasta frolla, etc. etc. etc.
Ritournelle.

CLAIR-DE-LUNE, *s'avançant au milieu. Parlé.* Deuxième couplet! La langue de Corneille et du tendre Racine. (*Il chante en s'accompagnant sur sa guitare.*)

Même air.

Mettons auprès du nom
D'Berton, Panseron!

ENSEMBLE.

Clapisson!

Mais pour rimer en Ac,
Il n'y a qu'Daleyrac!

ENSEMBLE.

Offenbach!

CLAIR-DE-LUNE.

Citons avec Grétry,
L'nom d'Fromental Halévy,
Et surtout monsieur Auber
Dont on chante partout les airs!

COLIBRI, *l'interrompant et achevant l'air.*

N'oublions pas pourtant
De nommer Adolphe Adam!
Il ne serait pas content,
De n'pas figurer là d'dans!

ENSEMBLE.

N'oublions pas pourtant, etc. etc. etc.
Ritournelle.

CHANTERELLE, *s'avançant. Parlé.* (Troisième couplet! La langue de Goëthe et de Schiller. (*Il chante. Même air.*)

Fraedenthaler Walther Pape, Nadermann,
Erard, Pedsold, Hénold, ounlz Zimermann.

ENSEMBLE.

Zimermann!

CHANTERELLE.

Chnaitzcerf Litz ditz Reiemann
Bethoven, Cramer, Habnec,
Brob Vogt et leur fûte à bec
Kalbrenner, Meyer-Ber!

ENSEMBLE.

Chaeitz cerf litz ditz Reiemann, etc. etc. etc.
Après cet ensemble, ritournelle.

CHANTERELLE, *au public.* Maintenant, le grand mélange des trois idiômes! (*Ils reprennent ensemble chacun son couplet. Adrienne prend le tambour de basque de Colibri et fait la quête.*)

CAMPAGNOL *s'est levé. Bas à Colibri.* Je sais où est la petite! là-haut, au bout du corridor, mais je n'ai pas la clef! et la porte est fermée.

COLIBRI. Ah! sac à papier!

CAMPAGNOL, *à part.* Mauvaise affaire!

GERVAISE. C'est ben gentil tout ça, mais, est-ce que nous ne danserons pas un petit rigodon?

TOUS. Oui, oui, la danse!

NICOTTE. Non, non, je ne peux pas... faut que je retourne auprès de Didine, avec tout ce monde... tout ce bruit.

GERVAISE. Qué qu' t'y f'ra près de la petite, puisqu'elle dort. Tiens, v'là la clef de la chambre.

CAMPAGNOL, *à part, l'observant.* La clef! oh! bonne affaire! (*Il chante.*)

La clef, la clef, vive la clef (*A Nicotte.*

Bella Nicotte, voulez-vous accepter une contre-danse avec moi?...

NICOTTE. Merci, monsieur Campagnol! je n'ai pas le cœur à la danse.

GERVAISE. Allons, allons! tu vas danser!... Tiens, je vas te faire vis-à-vis.

NICOTTE. Ah! alors, c'est ben pour vous, tante.

COLIBRI. En place! en place!

CAMPAGNOL, *venant se placer sur le devant à droite. — Avec Nicotte. — Bas à Colibri.* Ne me perds pas de vue et attention. (*Haut.*) Allons, belle Nicotte, en avant deux! (*Les musiciens se sont placés sur une table à droite sur le devant et commencent à jouer. — A un moment donné dans la première figure, Campagnol fourre sa main dans la poche de Nicotte et en prend adroitement la clef qu'il remet à Colibri.*)

CAMPAGNOL, *tout en dansant à Colibri.* Tiens la clef!

COLIBRI. Bravo! mais si elle pleure?

CAMPAGNOL. Ne crains rien, elle dort! — (*Par un temps de galop le devant du théâtre se trouve vide. — Colibri en profite et fait signe à Clair-de-Lune qui s'approche.*)

COLIBRI, *à Clair-de-lune, lui montrant l'escalier.* Attends-moi au pied de l'escalier, j'ai quelque chose à te remettre! (*Il passe à gauche sur le devant tout en faisant aller son tambour de basque et finit par gagner l'escalier où il monte. — Clair-de-lune se perd parmi les danseurs. — A une figure où les dames dansent seules, Campagnol est sur le devant à droite.*)

CAMPAGNOL, *à lui-même.* Maintenant il s'agit de détourner l'attention de ces bons paysans!

NICOTTE, *s'arrêtant de danser.* Eh ben! monsieur Campagnol, vous qui vouliez tant danser... vous me plantez là?...

CAMPAGNOL, *après un temps et comme venant de trouver un moyen.* Oh! mon Dieu! (*Mouvement général. Les quadrilles s'arrêtent.*) Mes amis!

TOUS, *l'entourant.* Quoi donc?

CAMPAGNOL, *se fouillant.* On m'a volé! — Un portefeuille rouge! six mille francs! en billet de banque! (*Tout les musiciens se sauvent, excepté Chanterelle.*)

GERVAISE, *indiquant Chanterelle qui est resté seul à jouer du flageolet.* Oh! mon Dieu! pourvu que ce ne soit pas ces...

CAMPAGNOL. Qui! quoi! (*Montrant Chanterelle.*) Ah! c'est lui! c'est l'homme au flageolet! fouillez-le! (*On s'empare de Chanterelle — principalement les chasseurs.*)

CHANTERELLE, *se débattant.* Eh bien! quoi! que me voulez-vous?

UN CHASSEUR, *le fouille et tire le portefeuille.* Le voilà! (*Il le remet à Campagnol. On l'entraîne vers la porte du verger de manière que le théâtre se trouve presque dégarni et laisse voir Campagnol qui se trouve au milieu tenant le portefeuille d'une main et de l'autre montrant Colibri qui tient l'enfant qu'il remet à Clair-de-Lune.*)

CAMPAGNOL, *au public.* Et l'enfant est en route! coups double!

Septième Tableau.

LE DRAME DANS LA RUE.

Une place publique. A droite, une caserne d'infanterie. — A gauche, un café; on lit : Café de Constantine. — Au milieu, une fontaine. — Au fond, un hôtel, dont les fenêtres s'éclairent à la scène VII. Une rue à droite et à gauche. — Des becs de gaz çà et là, que l'on allume dans le courant du tableau.

SCÈNE PREMIERE.

ANDRÉ, *en tenue de capitaine de chasseurs de Vincennes*, LIEUTENANTS. (*Ils sortent du café.*)

UN OFFICIER, *à l'un de ses camarades.* Tu es bien bon de te donner tant de peine pour tirer quelque chose de cette caverne qu'on appelle André; j'aimerais autant interroger une porte de citadelle.

ANDRÉ, *au milieu.* Mais, messieurs, encore une fois, mon histoire est bien simple. Je me suis rengagé, il y a cinq ans, dans le corps où j'avais fait mes premières armes, et j'ai eu le bonheur de trouver quelques occasions qui ont fixé sur moi l'attention de mon général. Parti sergent-major, je reviens capitaine, voilà tout.

L'OFFICIER. Et pourquoi êtes-vous revenu?

ANDRÉ. Parce que je m'ennuyais en Afrique. L'un des vôtres, au contraire, désirait y faire campagne et nous avons permuté. Encore une fois, rien de plus simple.

L'OFFICIER. Ta, ta, ta, ta, et cette nostalgie subite, ce départ plus brusque qu'un coup de canon, et cette arrivée à grande vitesse... dans tout cela, il y a au moins une aventure. Allons, capitaine, faites-nous votre confession. Nous vous avions surnommé là-bas le beau ténébreux, le capitaine taciturne, ce n'est pas pour rien, convenez-en?

ANDRÉ. Mais je vous jure, messieurs...

PREMIER OFFICIER. Allons, allons, c'est une aventure en jupon, bien, bien. Est-elle brune ou blonde?

ANDRÉ. Une femme! détrompez-vous, messieurs. Et puisqu'il faut vous le dire, une fois pour toutes, sachez que le capitaine André n'aime et n'aimera jamais personne... L'amour, c'est une passion que je ne veux pas connaître.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LOUISE et NICOTTE. (*Elles entrent par la gauche.*)

LOUISE, *à un soldat qui est assis à la porte de la caserne.* Pardon; monsieur le capitaine André, s'il vous plaît?

LE PREMIER OFFICIER. Quand je vous le disais... Messieurs, voici l'aventure en question.

ANDRÉ, *s'élançant.* Louise, ma bonne Louise...

LOUISE. Mon cher André.

NICOTTE, *avec orgueil.* Bonjour, monsieur le capitaine.

LOUISE. C'est donc vous!

ANDRÉ, *aux officiers qui ricanent.* C'est ma sœur, messieurs.

PREMIER OFFICIER. Pardon, capitaine; pardon, mademoiselle. (*Aux officiers.*) Puisqu'il est en famille, venez, messieurs.

SCENE III.

NICOTTE, ANDRÉ, LOUISE.

LOUISE. C'est vous! vous voilà donc enfin de retour! Vois donc, Nicotte, comme il a bruni.

NICOTTE. Sans compter une belle cicatrice, comme un vieux de la vieille.

LOUISE. Oh! pauvre André!

NICOTTE. Savez-vous tout de même que c'est gentil d'être abîmé comme ça... Dites donc, mon pays, c'est qu'il n'y en aura pas deux comme vous dans notre endroit.

ANDRÉ. Le jour où je l'ai reçu, ce coup de sabre, je me disais : Bah! c'est peut-être la fin de tout, la fin des souvenirs comme des douleurs.

LOUISE. Oh! pourquoi nous rappeler combien nous avons pleuré, mon père et moi, quand un jour nous avons lu votre nom parmi ceux qui étaient tombés sur le champ de bataille!

NICOTTE. Allons, allons, tant de tués que de blessés, il n'y a qu'un beau capitaine de plus.

LOUISE. Et avec la croix.

ANDRÉ. Oui, je cherchais la mort, je n'ai trouvé que de l'avancement.

NICOTTE. Tiens, j'aime mieux cela...

LOUISE. Ingrat, pouvez-vous parler ainsi.

ANDRÉ, *vivement.* C'est vrai, Louise, je me dois à vous et à Anselme... Mais il ne vous a donc pas accompagné?

LOUISE. La lettre qui nous prévenait de votre arrivée est venue comme il était parti déjà pour le marché aux fleurs, et je suis accourue vous embrasser avant de lui porter la bonne nouvelle.

ANDRÉ. Nous irons ensemble; mais avant... est-ce là tout ce que vous avez à me dire? Louise, vous ne me parlez pas de votre sœur. (*Louise détourne les yeux et se tait.*)

NICOTTE. C'est qu'elle n'ose pas, voyez-vous.

ANDRÉ. Que voulez-vous dire? qu'est-elle devenue cette pauvre Marie que j'ai tant aimée?

NICOTTE. Elle est devenue bien malheureuse, allez!

ANDRÉ. Malheureuse! Ah! j'ai bien fait de revenir : je sais qu'abandonnée par cet homme...

NICOTTE. Si ce n'était que ça encore.

ANDRÉ. Qu'y a-t-il donc? mon Dieu

LOUISE. On lui a pris son enfant!

ANDRÉ. Oh! les lâches!

NICOTTE. Et par ma faute, encore avec ma rage d'aller danser. Oh! je ne danserai plus, plus jamais de ma vie. (*Pleurant.*) Pauv' petite Didine.

ANDRÉ. Mais Marie, Marie?

NICOTTE. Le soir quand elle est rentrée à la ferme de ma tante, où nous nous étions réfugiées depuis son retour d'Italie, et qu'elle nous a vues toutes presque folles à la recherche de l'enfant, ça lui a porté un coup... Sans nous rien dire elle a repris à travers champ... et... et... (*Elle pleure.*) Je n'oserai jamais achever.

ANDRÉ. Qu'y a-t-il donc, mon Dieu?

NICOTTE. Figurez-vous qu'après bien des recherches, nous avons fini par savoir qu'elle avait été recueillie... à l'hospice.

LOUISE, *pleurant.* Ma pauvre sœur.

ANDRÉ. Et vous n'y avez pas été?

NICOTTE. Ah! Seigneur... nous y avons couru.

LOUISE. Je m'informe... je dis son nom!... Elle était partie de la veille.

ANDRÉ. Grand Dieu! pourvu qu'elle n'ait pas demandé au suicide un terme à ses souffrances!

NICOTTE. Oh! pour ça soyez tranquille, on ne se tue pas quand on est mère.

ANDRÉ. Et rien! aucun indice, aucune trace?

LOUISE. Vous pouvez bien penser que nous avons épuisé toutes les recherches, cette pauvre Nicotte et moi...

NICOTTE. Sans compter que nous n'osons pas en parler au père.

LOUISE. Depuis le jour fatal où il l'a vue pour la dernière fois, jamais ses lèvres n'ont prononcé le nom de sa fille.

ANDRÉ. Oh! je te vengerai, Marie, je te vengerai!

LOUISE. Que dites-vous, André?

ANDRÉ, *passant au milieu*. Rien... Vous avez raison, il faut se soumettre aux décrets de la Providence. Mais pardon, Louise, je ne puis vous accompagner auprès d'Anselme... Je me souviens que j'ai un devoir à remplir... (*mouvement de Louise*) un devoir de service... Allez rejoindre Anselme, et dites-lui que ce soir j'irai partager le souper de la famille.

LOUISE. Eh bien... nous vous prendrons en passant, c'est notre chemin pour retourner à Saint-Mandé.

ANDRÉ, *d'un air embarrassé*. Bien, bien; mais si je ne suis pas là, ne vous inquiétez pas, je vous rejoindrai... Adieu, Louise.

LOUISE. André, vous serez raisonnable, n'est-ce pas?

ANDRÉ. Oui, oui; adieu! (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

LOUISE, NICOTTE.

NICOTTE, *qui l'a suivi*. Comme il s'en va!

LOUISE. C'est vrai, il y a quelque chose d'étrange dans ses yeux.

NICOTTE. Ne nous effrayons pas: si quelqu'un peut retrouver ma pauvre maîtresse, c'est monsieur André: j'ai confiance en lui, comme j'ai confiance pour l'enfant dans le père Chanterelle.

LOUISE. Qu'a-t-il fait Chanterelle jusqu'ici, qu'est-il devenu?

NICOTTE. Comment, ce qu'il est devenu! Le pauvre homme a ben eu assez de fil à retordre. Quand on pense que ce gueux de Campagnol l'a accusé, là-bas, au Ménil-au-Bois, de lui avoir volé six mille francs! Lui voleur! pauvre homme! Enfin, c'est pas tout ça... Après que je l'ai eu fait sauver, il m'a dit: Nicotte! n'as pas peur, je rattrapperai l'enfant, et il le rattrappera; quand il ne s'agit pas de musique, il est très-adroit... d'autant plus qu'il a trouvé un moyen pour circuler partout dans Paris sans être reconnu... (*Elles vont pour sortir. Chanterelle paraît au fond à droite.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, CHANTERELLE.

CHANTERELLE. (*Il est en aveugle et baragouine l'allemand; en entrant, il joue du flageolet*). N'oubliez pas ein pauvre afeigle si fu blait!

NICOTTE. Qu'est-ce que je vous disais! le voilà! Vous pouvez y voir, père Chanterelle, il n'y a que nous!

CHANTERELLE, *reconnaissant la voix de Nicotte, et ouvrant les yeux*. Louise! Nicotte! (*Ils descendent en scène.*)

LOUISE. Avez-vous des nouvelles de la petite?

CHANTERELLE, *entre Louise et Nicotte*. J'ai des indices.

NICOTTE. Vrai?

CHANTERELLE. C'est mes gueusards de lyriques qui ont fait le coup.

NICOTTE. Je m'en avais toujours douté.

CHANTERELLE. Clair-de-Lune, qui n'est plus avec eux, m'a vendu la mèche pour un petit verre. Colibri, qui soutire de l'argent au Campagnol, fait le monsieur; il achète des talmas à *la Belle Jardinière;* Alza et Drienne ont gardé la pauvre petite, et ils la traînent sur un orgue, où, dans quel coin, c'est ce qu'on ignore.

LOUISE. Ils sont à Paris, peut-être!

CHANTERELLE. J'en doute fort. Je sais qu'après avoir écrémé le département de la Seine-et-Oise, ils ont déménagé avec les hirondelles!

NICOTTE. Ah! si on pouvait leur mettre la main dessus, à ces brigands-là!

CHANTERELLE. Malheureusement je ne peux pas trop me montrer... Ah! sans ce fatal quiproquo des six billets de mille... je ne serais pas obligé de faire l'aveugle pour échapper à l'œil de la police... Ce n'est pas la prison que je crains; mais une fois pincé, qui est-ce qui découvrirait la petite?

LOUISE. Alors, quel est votre projet?

CHANTERELLE. Eh! un jour ou l'autre je les rencontre, je crie, je me révèle, je m'accroche à l'enfant, et je vas dire à la justice: J'ai fait mon devoir, prenez ma tête.

LOUISE. Brave Chanterelle!

LA VOIX DE COLIBRI *dans le café*. Eh bien! quoi, on vous paiera; puisque je vous dis que j'ai envoyé chercher des fonds.

CHANTERELLE, *prêtant l'oreille*. Ne me nommez pas (*Montrant le café.*) J'entends du bruit là-dedans.

NICOTTE, *qui a écouté*. C'est la voix de Colibri!

CHANTERELLE. Juste! je sais bien qu'il est là! le petit gueux! Allez-vous-en! Le Colibri m'en annonce un autre. Allons, partez, partez!

NICOTTE. A demain! ici, comme toujours... à la même heure, près de la fontaine? (*Elles sortent.*)

CHANTERELLE, *en les accompagnant jusqu'au fond*. Pauvre afeigle, si fu blait! (*Regardant vers la gauche.*) Oh! le Campagnol! Qu'est-ce que je disais! Il y a là un petit racoin où je vas me mettre en vedette. (*Il disparaît par la droite.*)

SCÈNE VI.

CAMPAGNOL, *puis* COLIBRI.

CAMPAGNOL, *tirant un billet de sa poche*. Quelle sangsue que ce Colibri! C'est tous les jours à recommencer. (*Il lit.*) « Je suis en gage au café de » Constantine pour trente-deux parties de billard: » venez, venez à mon secours sur l'air de la ro» mance si connue. Post-scriptum. J'ai des révé» lations à vous faire! »

COLIBRI *paraît au balcon, une queue de billard à la main*. Par la sambleu, garçon... vous êtes insupportable! Ne croyez-vous pas que je vas sauter par la fenêtre pour faire un pouf? (*Voyant Campagnol.*) Tenez, voilà précisément mon banquier. Bonjour, cher!

CAMPAGNOL, *à lui-même*. Son banquier! le drôle finira par me tutoyer! Des révélations! Si je n'avais pas eu affaire dans cet hôtel... je ne serais certainement pas venu.

COLIBRI, *sortant du café suivi d'un garçon qui porte son talma et présente une note à Campagnol*. Tenez, cher, veuillez payer cette bagatelle.

CAMPAGNOL, *à part*. J'ai bien envie de te payer autre chose!

COLIBRI. Je n'ai pas de chance aujourd'hui, j'ai été bloqué! (*Il se fait mettre son talma.*)

CAMPAGNOL, *à part*. Prends garde de faire manque de touche. (*Il lui donne de l'argent et garde la note.*)

COLIBRI, *au garçon*. Tenez, vous êtes un drôle! Vous m'avez demandé de l'argent! Vous avez douté de moi! Je garde le pour-boire.

CAMPAGNOL, *avec impatience*. Voyons, trêve d'impertinences, et conte moi vite ce que tu as à me dire, je suis pressé.

COLIBRI. J'ai à vous dire qu'il y a du déchet dans la société Campagnol, Colibri, Alza et compagnie.

CAMPAGNOL. Hein? comment! la société Campagnol?... Voyons, voyons, pas de phrases!

COLIBRI. Sans phrases! Alza et Drienne voudraient voir la petite fille à tous les diables, vu qu'ils ont appris que Chanterelle, qui s'est échappé, leur donne la chasse et ils n'osent plus sortir.

CAMPAGNOL. Aussi pourquoi a-t-on amené la petite à Paris!

COLIBRI. La province, mon cher, mais pour nous autres artistes, il n'y a qu'un Paris au monde!

CAMPAGNOL. N'importe, il faut qu'ils remmènent cet enfant!

COLIBRI. Eux, vous ne les ferez pas démarer Adrienne a trouvé crédit chez un rôtisseur, et voyez-vous, c'te femme-là, quand elle a quelque chose sur l'estomac, elle n'a plus rien sur la conscience.

CAMPAGNOL. Eux ou toi! ça te regarde!

COLIBRI. Moi! ah! vous n'y pensez pas! Moi quitter la capitale? Et mes soirées d'hiver, et ces quelques salons où vous m'avez lancé avec mes chansonnettes et mes imitations?

CAMPAGNOL, *levant la tête*. Assez! vous êtes un fat! (*A part.*) Que la peste l'étrangle!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHANTERELLE.

CHANTERELLE, *qui s'est montré*. Décidément, je suis trop loin, je ne peux rien entendre.

CAMPAGNOL. Voyons, voyons, avisons!

COLIBRI. *Motus!* Il y a quelqu'un là. Allez plus loin, mon brave homme... nous n'aimons pas le flageolet.

CHANTERELLE. Ah! mes pons messieurs, soyez jaritables... je avre perdu mon hami, ma petite jien, ma fidèle caniche, et je n'avre plus hersonne pour me regonduire dans mon bays, dans ma fillage.

CAMPAGNOL. Tiens, quelle idée!

COLIBRI, *bas*. Quoi donc?

CAMPAGNOL, *bas*. Laisse-moi faire. (*Haut à Chanterelle en allant à lui.*) Vous êtes donc bien malheureux, et vous désirez retourner dans votre pays.. (*Il lui donne une pièce de monnaie.*)

CHANTERELLE. Ia, mein Herr, à Gougueheim, mon village, dans le Alsace, pleu loin, pien loin d'ici.

CAMPAGNOL. Eh bien, si au lieu de l'ami fidèle que vous avez perdu, on vous donnait pour guide une jeune enfant?

CHANTERELLE, *à part*. Ah! quelle chance! Is y viennent d'eux-mêmes (*Haut.*) Ah! mein Herr ah! tarteifle! ah! godferdom!

CAMPAGNOL. Comprends-tu? (*Colibri fait signe qu'il a compris et passe à la gauche de Chanterelle toujours en l'observant. Il fait presque nuit.*) C'est que, voyez-vous, il faudrait en avoir bien soin; c'est une jeune orpheline que nous cherchons à bien placer.

CHANTERELLE, *à part*. Gueusard! (*Haut.*) Oh! mon pon monsieur, j'accebte avec reconnaissance. Pauvre petite enfant! je tonnerais pour elle tout ce que je bossède... mon schille, mon vlageolet... Et je brierais bour fous saint Shire et saint Filwrid.

COLIBRI, *bas à Campagnol*. C'est Chanterelle!

CAMPAGNOL. Chanterelle!... Eh bien, mon brave homme, nous nous sommes décidés. On va vous conduire près de l'enfant en question. (*Il écrit sur un calepin.*)

CHANTERELLE, *à part*. Comme ça mord! Chanterelle, je t'admire!

CAMPAGNOL. Ce jeune homme va vous y mener.

CHANTERELLE. Ia, mein Herr, à Gougueheim!

COLIBRI, *qui a passé au milieu*. Non, non, pas si loin que ça! quai Jemmapes.

CAMPAGNOL, *lui remettant un papier, bas*. Ceci pour Alsa et Clair-de-Lune.

COLIBRI, *avec un mouvement*. Oh! compris!

CAMPAGNOL, *à Colibri*. Chut! Allez, brave homme, allez, infortuné, et bon voyage!

CHANTERELLE, *à part*. Oui, va, je t'en fiche! (*Haut.*) Votre bras, ebuce homme... le ciel, il vous pénira!

COLIBRI, *à part*. Fais l'Alsacien, va! (*Haut.*) Venez, bon vieillard qui n'y voyez pas. Oh! nous pouvons causer, je connais votre langue.

CHANTERELLE. Oh! qut! oh! mein gott! meingut meinhirr! (*Ils sortent en parlant en allemand. Un allumeur traverse le théâtre et allume les becs. Le théâtre se trouve éclairé, on aperçoit çà et là des marques de neige.*)

SCÈNE VIII.

CAMPAGNOL, *seul*.

Alza et Clair-de-Lune n'ont pas plus envie que moi d'être dénoncés, et au besoin .. ils aviseront. A Montbrillant à présent. Je sais qu'il a congédié ses domestiques, renvoyé ses équipages, quitté son hôtel sans emporter une obole. c'est théâtral, il aime ça, avant tout il vise à l'effet, mais nous nous retrouverons. Il dîne là, dans cet hôtel! mais tant pis!. . vous m'avez appelé laquais, mon maître! Eh bien, soit! j'aurai l'audace de Scapin. Présentons nous avec aplomb! (*Il remonte vers le fond.*) Tiens, le voici. (*Montbrillant sort de l'hôtel.*)

SCÈNE IX.

MONTBRILLANT, CAMPAGNOL.

MONTBRILLANT. De cette fenêtre, je viens de vous apercevoir, monsieur, il me tardait de vous rencontrer.

CAMPAGNOL. Croyez que je partage votre impatience.

MONTBRILLANT. Soyons bref! j'ai vu le notaire de ma famille. En effet, un acte sous pli et scellé...

a été envoyé par mon père quelques jours avant sa mort; la suscription porte l'ordre formel de ne remettre ce pli qu'à la personne porteur d'une lettre authentique de monsieur le comte de Montbrillant.

CAMPAGNOL. Ah! vous voyez si je vous ai trompé.

MONTBRILLANT. Cette lettre, je l'ai lue... vous l'avez, il me la faut, vous allez me la livrer sans résistance et sans bruit.

CAMPAGNOL. Sans doute pour aller la donner à monsieur André?

MONTBRILLANT. Dites au comte André de Montbrillant.

CAMPAGNOL. Et votre mariage?

MONTBRILLANT. J'y renonce. (*Montrant l'hôtel.*) Là, ce soir, au bal, où l'on attend monsieur Morond de Charny et sa fille, je leur ferai connaître loyalement ma position nouvelle.

CAMPAGNOL. Monsieur, j'aurai pour vous le courage de la raison. Ce que vous me demandez je le refuse.

MONTBRILLANT. Ah! je m'y attendais; mais je vais m'adresser ce soir même au procureur-général, qui se passera de la lettre et saura bien faire ouvrir le testament.

CAMPAGNOL. Du scandale?

MONTBRILLANT. Qu'importe! n'ai-je pas pour moi ma bonne foi et ma sincérité?

CAMPAGNOL. Votre sincérité... comment la prouverez-vous? Votre bonne foi... comment vous y prendrez-vous pour qu'on y croie?

MONTBRILLANT. Impudent!

CAMPAGNOL. Oh! vous m'avez dit mieux que cela. Vous l'ignorez donc? Il faut que je vous l'apprenne? Eh bien! sachez-le à la fin : vous êtes mon complice.

MONTBRILLANT. Moi!

CAMPAGNOL. Vous êtes mon complice, et la preuve elle est dans l'amitié qui nous lie, oui, l'amitié... comment expliquerez-vous autrement les prodigalités dont vous avez semé notre existence commune, et dont vous m'avez fait religieusement partager les lucratives splendeurs .. Vous appellez cela fantaisie et passe-temps. J'en suis fâché, mais le monde appelera cela crime, et il conclura que c'est ensemble que nous avons soustrait cette fortune, puisque c'est ensemble que nous l'avons mangée.

MONTBRILLANT. Misérable!...

CAMPAGNOL. Chut! quelqu'un!...

SCÈNE X.

LES MÊMES, ANDRÉ, *avec* UN LIEUTENANT, *puis plusieurs autres.*

ANDRÉ, *au lieutenant.* Lieutenant, faites-moi le plaisir de prévenir nos amis (*Le Lieutenant rentre à la caserne. — S'approchant de Montbrillant.*) Monsieur de Montbrillant, je crois?

CAMPAGNOL, *à part.* André!...

MONTBRILLANT. C'est moi. (*Reconnaissant André.*) Ciel! André! mon frère! (*Le Lieutenant reparaît avec les autres officiers. — Campagnol est remonté au fond, les observe et finit par entrer dans le café, toujours mécontent.*)

ANDRÉ. Monsieur, il y a huit jours que j'ai appris votre prochain mariage; j'étais à Alger. Je me suis mis en route, je suis arrivé cette nuit, et je reviens à l'instant de votre hôtel. J'espère que vous remercierez comme moi le hasard qui nous met enfin en présence.

MONTBRILLANT. Oui, André, je bénis ce hasard.

ANDRÉ. A merveille; car dès lors aucune explication n'est nécessaire. Il ne nous reste plus qu'à régler avec ces messieurs les conditions du combat... Quant à moi, messieurs, ces conditions sont très-simples, je veux un duel à mort.

MONTBRILLANT. Un duel! (*à part*) entre nous!

ANDRÉ. Est-ce que vous hésiteriez, monsieur? est-ce que vous auriez moins de courage à regarder un homme en face qu'à abandonner une femme?...

MONTBRILLANT. Assez, monsieur, assez! (*A part.*) Et c'est mon frère!

ANDRÉ. Votre heure sera la mienne... Ce soir, si vous voulez, ou demain dès l'aube.

MONTBRILLANT. Ni ce soir, ni demain, je ne me battrai pas.

ANDRÉ. Vous ne vous battrez pas?

MONTBRILLANT. Non, monsieur!

ANDRÉ, *faisant un mouvement.* Vous!...

L'OFFICIER, *entre Montbrillant et André, s'interposant.* Permettez, capitaine, laissez monsieur s'expliquer... Monsieur de Montbrillant, si vous avez en effet quelque motif grave pour éviter cette rencontre, parlez! nous sommes ici tous gens d'honneur et un homme loyal peut sans crainte nous accepter pour arbitres.

MONTBRILLANT. Je n'ai que faire de votre intervention, monsieur, je ne prends conseil que de moi-même et je vous le répète, je ne me battrai pas.

L'OFFICIER. Monsieur!...

ANDRÉ. N'insistez pas! cet homme devait être un lâche.

MONTBRILLANT. Moi!

ANDRÉ. Oui, un lâche, car ce que je sais de vous n'est qu'un tissu de bassesses et d'infamies... vous avez pris une jeune fille pure et loyale et vous l'avez perdue; oui, vous êtes un lâche, car après l'avoir séduite cette femme, vous, riche, vous l'avez laissée sans pain, elle et son enfant ..

MONTBRILLANT. Moi!

ANDRÉ. Oui! vous êtes un lâche, entendez-vous, car après avoir commis tout cela et ne voulant pas que votre victime, folle de douleur, et sa fille dans ses bras, vînt se dresser un jour entre vous et votre fiancée, vous avez commis un dernier crime, vous avez fait voler et disparaître l'enfant.

MONTBRILLANT. Vous mentez! il en a menti, messieurs! (*Grand mouvement parmi les officiers qui retiennent André.*)

L'OFFICIER. Monsieur un pareil démenti ne peut se soutenir que l'épée à la main.

MONTBRILLANT. Eh bien, soit! je ne puis éviter cette rencontre .. elle aura lieu, mais Dieu m'est témoin que c'est vous qui l'aurez voulu... Demain au bois de Vincennes, à la porte Saint-Mandé, à midi.

ANDRÉ. Allons donc, monsieur! j'ai bien de la peine à vous décider... j'y serai!... nous y serons messieurs! (*Un appel de clairons se fait entendre.*)

L'OFFICIER, Vous entendez, capitaine.

ANDRÉ. Je vous suis, messieurs, je vous suis! (*Ils entrent dans la caserne — André les suivant.*) Marie, tu seras donc vengée.

SCENE XI.

MONTBRILLANT, *puis* CAMPAGNOL.

MONTBRILLANT. Insulté par lui! mon frère! lorsque j'allais... Et cette pauvre femme sans pain! et cet enfant volé... mais par qui... (*Apercevant Campagnol à la porte du café.*) Inutile question, je le sais. (*On entend un motif de contredanse.*) Ah! l'orchestre joyeux se fait entendre. Allons me montrer à cette fête. (*Il rentre dans l'hôtel.*)

CAMPAGNOL, *sortant du café. — A lui-même.* Il le tuera! Bravo! je ressaisis ma proie! — Demain, au bois de Vincennes, très-bien, j'y serai.

SCÈNE XII

CAMPAGNOL, MARIE, *qui vient d'entrer en scène par le fond à droite et qui s'assied sur les marches de la fontaine de manière à faire face au public. Elle a la figure couverte d'un voile. — Tendant la main à Campagnol au moment où il va pour sortir.*

MARIE. Pardon, monsieur.

CAMPAGNOL, *se retournant.* Hein? qu'est-ce que c'est .. allez donc travailler, paresseuse! (*Il sort par le fond à gauche.*)

MARIE, *effrayée, se levant.* Oh! tendre la main, jamais je n'en aurai la force! Ah! sans la pensée de ma petite fille... oui. avant tout il faut vivre pour la retrouver... voyons, si je pouvais... pour ne pas mendier... me rappeler un de ces airs... j'en savais tant autrefois. Comme cela je ne m'exposerai plus... à ces refus qui me tuent! essayons... j'aurai toujours assez de voix pour exciter la pitié. (*Elle remonte au fond à l'angle de l'hôtel, se place de trois quarts et chante.*)

AIR *composé par M. A. Adam.*

Jeanne la blonde allait joyeuse,
Où l'attendait son amoureux,
Quand une tige de scabieuse
Au bord du pré frappa ses yeux.
« Oh! ne crains pas que je t'emporte,
Dit-elle au calice vermeil,
« Je vis d'amour, toi de soleil!... »
Mais le soir la fleur était morte...!
Elle n'avait duré qu'un jour!
Hélas! (*bis.*) que doit durer l'amour! (*bis.*)

Rien, personne ne vient à moi... pas une main qui s'ouvre et pourtant j'ai bien froid! (*Elle cherche en trébuchant à gagner l'autre borne qui est au coin du café. La neige commence à tomber.*) Voici la neige qui tombe, la neige du ciel, blanche comme un suaire. Merci, mon Dieu; si je n'ai pas de pain, au moins j'aurai un linceul.

SCÈNE XIII.

MARIE, ANDRÉ, *puis* NICOTTE, ANSELME, LOUISE.

ANDRÉ, *sortant de la caserne.* Anselme tarde bien, ce me semble; je veux au moins lui donner cette soirée. C'est peut-être la dernière.

MARIE *recommence d'une voix mourante.*

La fleur n'avait duré qu'un jour...

ANDRÉ, *courant à elle.* Pauvre femme!...

MARIE, *murmurant.*

La fleur n'avait duré qu'un jour.

ANDRÉ, *la soutenant toujours.* Revenez à vous! (*La reconnaissant.*) Ciel! qu'ai-je vu? Marie! Est-ce ainsi que je devais la retrouver!...

MARIE, *même jeu.*

Hélas! que doit durer l'amour!

LA VOIX D'ANSELME. Hola! ho! favori.

ANDRÉ. La voix d'Anselme! revenez à vous, Marie! revenez à vous! c'est votre père!

MARIE. Mon père! ô mon Dieu!

NICOTTE, *paraissant.* Attendez, père Anselme!... je vas le chercher! Eh ben! il n'est guère pressé ce M. André, et par la neige qui tombe encore!

ANDRÉ. Nicotte!

NICOTTE. Eh ben! qu'est-ce que vous faites donc là? Monsieur Anselme vous attend!

ANDRÉ, *qui a soulevé Marie.* Tiens, regarde!

NICOTTE. Ciel! mais c'est elle! c'est ma pauvre maîtresse! (*Elle la prend dans ses bras.*)

ANDRÉ. Marie!

ANSELME, *au dehors.* Eh bien! Nicotte.

ANDRÉ. Mon Dieu! le voilà!

NICOTTE. Attendez, laissez-moi faire. (*Elle baisse le voile de Marie.*)

ANSELME, *paraissant suivi de Louise.* Eh ben! il vient donc pas ce capitaine!...

ANDRÉ, *allant à lui.* Anselme!...

ANSELME, *lui serrant la main.* Eh! le voilà. — Eh ben! Nicotte, qu'est-ce que tu fais là? (*L'orchestre se fait entendre jusqu'à la fin du tableau.*)

NICOTTE. Faites excuse, bourgeois, mais voyez, il y a là... une pauvre femme ben à plaindre .. et vrai, il fait un temps où le bon Dieu conseille la bienfaisance aux bons cœurs...

ANSELME. Dieu! que de belles phrases... Est-ce que tu la connais?

LOUISE. Mais qu'importe, mon père!

ANDRÉ, *vite et bas.* C'est votre sœur!

LOUISE, *passant à elle.* Ah!

NICOTTE. Si je la connais?... oui, père Anselme! Je sais qu'elle a perdu... son père... sa sœur... tout ce qu'elle aimait..., qu'elle est toute seule, abandonnée... et...

ANSELME. Eh ben! que ne parles-tu!... de quoi qu'il s'agit .. Est-ce qu'elle est sans asile pour la nuit?

NICOTTE *et* ANDRÉ. Oui, oui!

ANSELME. Eh ben! est-ce qu'il n'y a pas chez nous une chambre vide.... celle de l'absente. Allons, venez, appuyez-vous sur moi, mon enfant!

MARIE, *à elle-même.* Il m'a appelé son enfant. (*Elle lui baise les mains.*)

ANSELME. Eh ben! qu'est-ce que vous faites donc là?... Voyons, appuyez-vous sur mon bras, n'ayez pas peur...., nous sommes de bonnes gens!... (*Ils commencent à marcher.*)

NICOTTE. Mais elle a froid! (*Elle la couvre de sa mante.*)

ANDRÉ, *à part.*) Soyez béni, mon Dieu! votre providence est grande! (*Marie soutenue par Anselme et Louise, se dirigent suivis de Nicotte vers le fond à droite. André les regarde avec joie et sort avec eux.*)

Huitième Tableau.

Une serre élégante chez Anselme, au milieu grande porte vitrée donnant sur une cour avec une grille.

SCENE PREMIERE.

NICOTTE, ANSELME, LOUISE (*Anselme est assis à la table, la tête appuyée dans ses mains. Louise et Nicotte sont agenouillées près de lui.*)

LOUISE. Père, il faut pardonner à qui a beaucoup souffert. (*Il garde le silence..*)

NICOTTE. Et qui souffre... allez! La scène qui a eu lieu hier soir, quand vous l'avez reconnue, lui a porté le dernier coup.

LOUISE. Vous aviez reversé sur moi toute votre affection ; ce n'était pas juste. Rendez-lui la moitié de cet excellent cœur, qui bat, j'en suis sûre, à la pensée de votre pauvre Marie (*Même silence.*)

NICOTTE. Non! il ne parlera pas! Il la laissera mourir sans lui pardonner.

LOUISE, *avec reproche*. Nicotte! (*Nicotte remonte au fond et va à la porte de droite.*)

ANSELME. Elle a raison. Ce n'est pas pour Marie, c'est pour moi qu'il faut demander grâce. Elle tendait vers moi ses mains suppliantes, et je l'ai repoussée. Mon orgueil a parlé plus haut que la nature... J'ai cru qu'il suffisait d'être juste! Insensé que je suis!... La vraie justice d'un père, c'est le pardon! et je te pardonne, Marie. Oh! oui, oui ; mais moi, qui me pardonnera?

LOUISE, *se dirigeant vers la porte de droite*. Ah! je cours auprès d'elle, et si elle peut encore m'entendre au milieu de cette fièvre qui brûle sa pauvre tête, je lui redirai vos bonnes paroles, mon père.

NICOTTE. Chut! voici le docteur.

SCENE II.

LES MÊMES. DESROSIERS, *entrant par la droite.*

LOUISE. Eh bien?

DESROSIERS, *au milieu* C'est à dérouter la science. (*A part.*) La mienne au moins.

ANSELME. Ne me cachez pas la vérité... Elle est bien mal, n'est-ce pas?

DESROSIERS. Peuh! peuh! Quatre-vingt-douze pulsations... les mains froides... la tête brûlante... l'œil atone, et du délire par accès.

LOUISE. Et... vous n'ordonnez rien?

DESROSIERS. Quoi? une saignée, deux saignées, de l'eau froide, des calmants, la routine du Codex! ce n'est pas ça; le guide-âne de la faculté doit se taire.... la science elle-même n'y pourrait rien. Ce qu'il faut, c'est l'inspiration.

ANSELME. Dieu ait pitié de nous... Je vous comprends, ma fille est perdue.

LOUISE. Marie! ma sœur!

NICOTTE, *prenant sa pelisse*. Ah! c'est pas tout ça! j'sais ben c'que j'vas faire!... J'ai mon idée..

DESROSIERS. Tu as une idée?

NICOTTE. Je ne suis pas médecin, moi, mais votr' cabriolet est à la porte, docteur?

DESROSIERS. Oui!

NICOTTE. Voulez-vous me permettre de le prendre et de crever le cheval?

DESROSIERS. Comment! c'est là ton idée?

NICOTTE. Oui, oui, oui, laissez-moi faire! (*Elle sort en courant.*)

DESROSIERS, *à part*. Ah çà! est ce qu'elle aurait trouvé une inspiration!...

ANSELME. Docteur, est-ce un espoir?

DESROSIERS. Est-ce que je sais? moi. (*A Louise.*) Nous, mon enfant, retournons auprès de la malade.

SCENE III.

ANSELME, *seul.*

Eh bien!... Anselme!... voilà de quoi être fier de ta bonne réputation. — On te prend comme exemple dans Saint-Mandé, et on dit qu'il n'y en a pas deux comme toi pour la probité et l'honneur! — Relève la tête et glorifie-toi de ta vertu. Elle coûtera la vie à ton enfant !... Qu'est-ce que je dis? à mon enfant !... peut-être à deux de mes enfants. Est-ce que je n'aime pas André comme un fils, et tout le monde l'ignore ici, excepté moi, il est parti ce matin pour aller se battre, c'en est encore un qui se dévoue pour mon honneur!... Anselme, m'a-t-il dit, si je ne suis pas revenu quand deux heures sonneront, priez pour moi et pour elle! (*On entend sonner deux heures.*) O malheur! malheur sur moi! Il y aura deux deuils dans ma maison. (*André paraît au fond, Anselme le voit et pousse un cri en lui ouvrant ses bras.*) André! mon André!

SCENE IV.

ANSELME, ANDRÉ.

ANSELME. Tu vis! je puis encore te presser dans mes bras, le ciel ne m'a donc pas tout à fait abandonné?

ANDRÉ. Il n'a pas permis que mon sang coulât pour elle!

ANSELME. Serait-il mort?

ANDRÉ. Non! je l'ai trouvé exact au rendez-vous, mais entouré de ses amis, tous en habits de chasse, et prêts à partir pour courir la forêt.

ANSELME. Que signifie?

ANDRÉ. Je crus en effet à une de ces bravades qui ne pouvait être qu'une nouvelle insulte, et j'allais l'arracher de son cheval, lorsqu'il mit pied à terre de lui-même et me prit à l'écart. Son calme sérieux, presque recueilli, m'imposa malgré moi... ma main levée s'abaissa.., je l'écoutai... Anselme! dois-je vous redire l'étrange et foudroyante révélation que j'ai entendue? Ce combat à mort devenait impossible!

ANSELME. Impossible!

ANDRÉ. Oui, Anselme, car moi, l'enfant élevé par la charité d'une femme, moi, vous le savez, qui n'ai jamais connu ni le nom de mon père, ni le sourire de ma mère, moi, André... qui me croyais André l'orphelin, André l'enfant trouvé, je suis frère de cet homme .. je suis le fils du comte de Montbrillant!

ANSELME. Grand Dieu! qui? toi? (*Se reprenant.*) Vous!... fils du comte de Montbrillant!

ANDRÉ. Vous saurez tout plus tard, Anselme. vous, mon véritable père... Oh! ne croyez pas qu'un changement dans ma vie puisse apporter un changement dans mon cœur ; voici quel était mon projet : si le sort avait voulu que je sortisse vivant de ce duel, je serais venu... je serais allé à cette pauvre Marie que je n'avais fuie que pour la laisser suivre le père de son enfant, je lui aurais tendu la main et je lui aurais dit : Mon nom est le vôtre et votre enfant sera le mien. Mais vous le comprenez, Anselme, il fallait que l'autre fût mort... mort! Ah! je l'aurais tué!... je l'aurais tué!... mais c'est mon frère!

ANSELME. Oh! tu as raison, plus de vengeance! d'ailleurs, vois-tu, la pauvre Marie n'aura bientôt plus besoin de protecteur sur la terre.

ANDRÉ. Que dites-vous? Marie...

ANSELME. Marie se meurt!

ANDRÉ. Ciel!

ANSELME. Le délire a tué sa raison. Elle ne reconnait plus personne.

ANDRÉ. Marie! Oh! elle me reconnaitra, moi, je veux la voir! (*Il se dirige vers la droite.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LOUISE, DESROSIERS.

LOUISE. Oh! n'entrez pas!

ANSELME. Que dis-tu?

LOUISE. Elle a voulu absolument se lever et s'habiller.

DESROSIERS. Silence, laissez-la libre dans son délire, une secousse peut la tuer!

ANSELME. Ma pauvre enfant!

ANDRÉ. Oh! quelle pâleur! (*On entend la voix de Marie qui fait une roulade, puis elle paraît vivement en s'appuyant le long de la porte.*)

DESROSIERS. La fièvre qui la dévore lui a rendu toute l'énergie de sa voix!

SCENE VI.

LES MÊMES, MARIE, *puis* NICOTTE, CHANTERELLE *et la* PETITE DIDINE.

MARIE. J'étais bien sur la neige... tandis qu'à présent... je brûle et je frissonne... je m'endormais... j'étais calme; pourquoi André est-il venu? car c'est lui qui est venu .. je l'ai bien reconnu. Oh! comme il était pâle et tremblant quand je lui ai dit... Ils vont venir pour m'entendre... c'est pour la Scala... un chambellan... Là, là, entrez, là! et vous m'entendrez, André, et j'entendrai jusqu'aux battements de votre cœur.

ANDRÉ, *assis à droite, la tête dans ses mains.* Oh! mon Dieu! mon Dieu!

MARIE. Je suis prête, monsieur! Oh! rassurez vous, docteur!... jamais je ne me suis sentie plus joyeuse!... plus forte!... car c'est pour obtenir son pardon! (*Elle rappelle le même passage où sa voix s'est brisée au cinquième tableau, de manière à franchir très-brillamment quelques mesures de l'air italien qui, par une transaction de vocalise, passe aux refrains de la Faridondaine, puis elle s'arrête brusquement.*) Vous riez... mais c'est que je chante aussi le genre bouffe. Ils disent tous que j'ai perdu ma voix... Vous allez voir! (*Elle reprend l'air de la Faridondaine qui vient se mêler à celui de Fiorinelle auquel succède, dans un chaos musical de toutes sortes de phrases incohérentes, le finale de l'air italien qu'elle interrompt tout à coup par un grand cri.*) Je ne puis partir... je suis mère! Mon enfant! qu'en a-t-on fait? je le cherche. Ah! la voici... son berceau... ma petite fille elle dort... le pauvre ange... (*Elle se met à genoux devant une chaise où elle croit voir le berceau de son enfant. Chantant.*)

L'enfant dort,
L'enfant veille
Et l'oiseau des bois lui dit à l'oreille :
Dors, je suis là, je veille,
Dors, dors, mon pauvre enfant, dors.

(*A ce moment, un bruit d'orgue se fait entendre, jouant l'air O fauvette. Elle se lève brusquement et finit le même air au vers suivant.*)

Oiseau, redis-moi tes chansons.

(*Les autres personnages remontent précipitamment la scène. — On aperçoit au dehors à la grille, Nicotte qui l'ouvre, puis Chanterelle qui paraît jouant de l'orgue, et sur l'orgue la petite fille assise. Desrosiers en même temps que Nicotte a ouvert la grande vitrine, Chanterelle reste au milieu, Nicotte prend l'enfant qu'elle va placer près de Marie.*

DESROSIERS. Chut! c'est le moment suprême!

MARIE, *immobile, glacée, l'œil fixe, se retourne, prend l'enfant dans ses bras, la met sur ses genoux et l'embrasse, la regarde encore, la reconnaît, puis la couvre de baisers.*) Ma fille! oh! ma bonne, ma chère enfant! (*Elle la berce pendant que l'orchestre reprend le motif :* L'enfant dort, l'enfant veille, etc.; *puis ayant reconnu son père, elle se lève, prend son enfant par la main et va s'agenouiller à ses pieds.*)

ANSELME. Ah! dans mes bras!

DESROSIERS. Elle est sauvée, et sans le Codex. (*On entend un coup de feu.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MONTBRILLANT, CAMPAGNOL, LES CHASSEURS. — (*Montbrillant paraît appuyé sur son fusil; il chancelle.*)

DESROSIERS, *courant à lui et le soutenant.* Qu'est-il arrivé!... Ah! mon Dieu! monsieur de Montbrillant blessé!

MONTBRILLANT, *d'une voix faible*. Laissez, docteur, c'est inutile!... Cette âme est partie au repos... j'ai le coup dans la poitrine...

CAMPAGNOL, *à part, à gauche sur le devant*. Un accident? je ne crois pas! Il s'est tué! (*Il se retourne et aperçoit Chanterelle.*) Vous ici!

CHANTERELLE. Nous avons joué au plus fin! Je ne suis pas allé jusqu'au quai Jemmapes... J'ai fait pincer le Colibri... et l'autorité m'a rendu l'enfant!

MONTBRILLANT. Et toutes les preuves sont entre les mains de la justice.

CAMPAGNOL. Hein? (*Il veut faire un mouvement pour filer.*)

CHANTERELLE, *le retenant*. On ne sort pas!

CAMPAGNOL. Mauvaise affaire.

MONTBRILLANT. André, j'étais de trop sur terre, je meurs!

ANDRÉ, *lui donnant la main*. Mon frère!

TOUS. Son frère? (*Marie amène l'enfant, qui s'agenouille devant Montbrillant, et va se jeter dans les bras de son père.*)

MONTBRILLANT, *posant sa main sur la tête de son enfant*. Oh! merci! j'ai cherché le bonheur toute ma vie, je l'ai trouvé. Il est dans le dévouement. (*Tableau. Rideau.*)

S'adresser, pour la mise en scène, à M. PIERRE, souffleur, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, ou se reporter à la première édition de cette pièce.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.